

Jean-Bernard Passeriau
Camille Delthil

Le maître Cladel

Jean-Bernard Passeriau : présentation

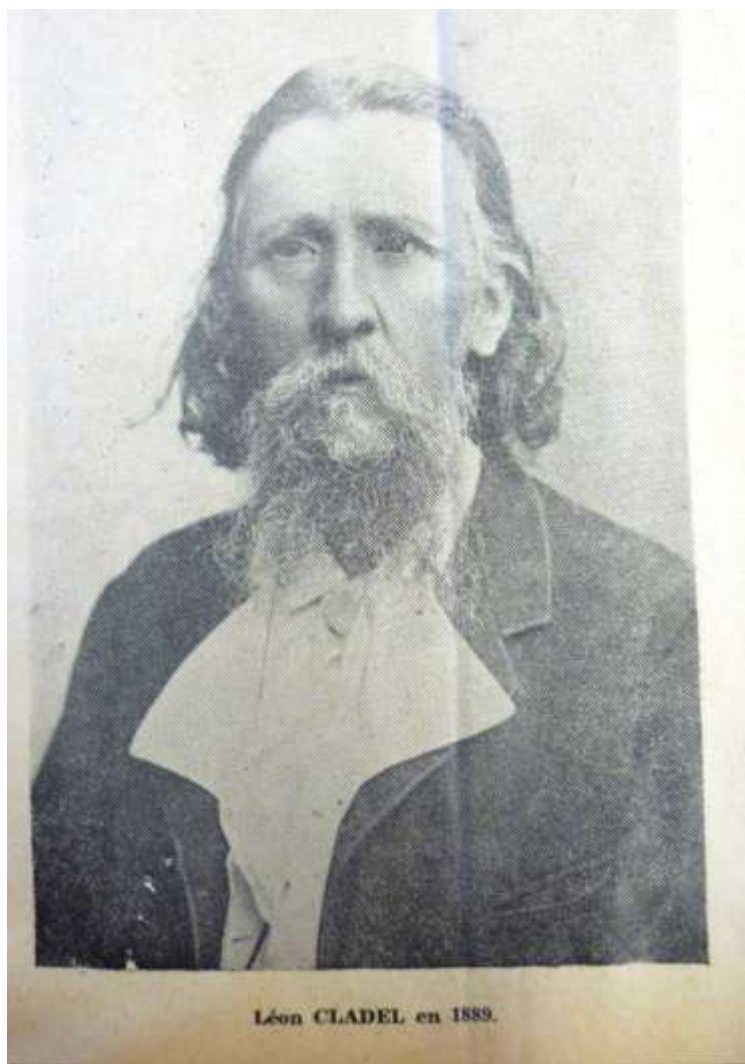
- a) Montauban-Tu-Ne-Souffiras-Pas
- b) Témoignage dans le Quercy en 1890
- c) Préface de Pierre Patient
- d) Témoigne dans la Dépêche en 1935

Edmond Campagnac

- a) Les ancêtres de 1793 avec un inédit de Cladel
- b) Les ancêtres de 1793 (suite)
- c) Léon Cladel poète
- d) Le Quercynol crucifié (Cladel et la commune)

Camille Delthil

- a) Effigies d'inconnus
- b) Delthil-Cladel par Campagnac



Léon CLADEL en 1889.

Jean-Bernard Passerieu
(1857-1936)

Montauban-Tu-Souffriras
Impressions et souvenirs sur
Léon Cladel

JEAN-BERNARD

MONTAUBAN-TU-SOUFERIRAS.

(Leon Cladel).



PARIS



19345

Jean-Bernard Passerieu (1857-1936)
D'après un article du *Dictionnaire Universel*
***illustré*, paru en 1885.**

Avocat publiciste (c'est-à-dire spécialiste de droit public), né à Toulouse le 16 décembre 1857, fit ses études au lycée et à la Faculté de droit de sa ville natale. Il débuta tout jeune dans le journalisme dès 1875 (il avait à peine dix-huit ans) et fonda une revue littéraire, ***l'Union littéraire***, qui existe encore mais dont il a cédé depuis longtemps la direction.

En 1877, sous le gouvernement du 16 mai [1], il lutta contre le ministère de Broglie et fut condamné par le tribunal correctionnel de Toulouse quatre fois à la prison et à l'amende.

S'étant fait inscrire comme avocat, ses débuts furent difficiles et ce n'est que venu à Paris qu'il plaida de célèbres procès politiques à côté de Georges Laguerre [2], depuis député ; c'est ainsi qu'il prit part comme défenseur au fameux procès des anarchistes de Lyon qui en son temps connut un si grand retentissement [3]. Remarquons que A. Bonthoux, qui avait inventé la fameuse aiguille empoisonnée pour tuer les bourgeois, a été le seul ouvrier anarchiste acquitté à Lyon et que ce fut après une très belle et très émouvante plaidoirie du jeune avocat devant le jury du Rhône.

A Paris, il a aussi plaidé souvent pour les anarchistes et a été longtemps l'avocat du journal de Lissagaray, ***La Bataille***, qu'il a assisté plus de vingt fois devant le tribunal ou la cour de Paris.

En 1888, il revient à Toulouse après un séjour à Alger où il a exercé la profession d'avocat durant une courte période [4].

M. Jean-Bernard (Passerieu) a plaidé surtout de nombreux procès contre les prêtres. Parmi les plus connus nous pouvons citer celui contre M. l'évêque de Rodez qui avait intenté un procès devant la cour d'assises de l'Aveyron au **Milhau républicain** qui l'avait accusé d'avoir eu des relations avec sa servante. Le journal fut acquitté après une plaidoirie de Jean Bernard. Viennent ensuite : le procès contre Mgr Boscredon à Montauban à qui une Italienne se disant la maîtresse du prélat réclamait 40 000 francs qu'elle lui avait prêtées ; le procès intenté à M. Goupy devant les assises de la Mayenne par un prêtre que M. Goupy, directeur du **Petit Mayennais**, avait accusé d'avoir baptisé ses enfants en secret malgré sa défense expresse. C'est durant les débats de cette affaire que la salle entraînée par un beau mouvement d'éloquence du jeune avocat se prit à applaudir avec enthousiasme et le président dut faire évacuer la salle. Enfin c'est M. Jean-Bernard (Passerieu) qui a été chargé des intérêts de M. de Saint-André, qui accusait deux prêtres et leurs parentes d'avoir empoisonné sa mère, Mme de Saint-André, et de lui avoir dérobé une somme de 80 000 francs. Au cours du procès, l'un des deux ecclésiastiques, curé de la Coharette (Lot), est mort et des bruits de suicide n'ont cessé de courir dans le public.

M. Jean-Bernard (Passerieu) s'est aussi fait une spécialité des procès de propriété littéraire et de théâtre ; il a même publié une série d'articles dans **le Monde artiste** (Jurisprudence théâtrale) qui ont été recueillis en volume et qui sous la forme aimable de la causerie courante donnent des solutions de toutes les difficultés

de droit qui peuvent se présenter pour les acteurs dans le cours de leur carrière.

M. Jean-Bernard est un conférencier qui a obtenu de nombreux succès dans toutes les grandes villes de province et à Paris il donne au boulevard des Capucines des Chroniques parlées qui alternent avec les Feuilletons parlés de notre confrère Henri de Lapommeraye.

Comme auteur dramatique il a composé diverses pièces jouées sur différents théâtres : ***l'Amour espagnol*** (1 acte en vers) ; ***l'Œuvre de Molière*** (à-propos, 1 acte en vers) ; ***Un Truc*** (comédie, 1 acte en prose) ; ***les Fils de 93*** (drame, 5 actes en prose) ; ***la Tante du major*** (vaudeville, 1 acte) ; ***Molière à Toulouse*** (comédie, 1 acte en vers). En outre, une pièce en collaboration avec M. Jules Claretie, ***le Troisième dessous***, tirée du roman du célèbre auteur, attend son tour dans les cartons de l'Odéon.

Comme romancier, il a publié, en dehors de nombreuses nouvelles, des romans qui s'appellent : ***le Révérend père Paillasse, les Deux amours du corsaire, le Curé de Croix-Damville, l'Honorable Mistrass, le Sergent Denis, le Citoyen Cojet.***

M. Jean-Bernard a été rédacteur de nombreux journaux ; il est passé par ***le Voltaire***, avec Aurélien Scholl, ***l'Événement, la République radicale.***

Il est également l'auteur d'un ouvrage qui apparaît en marge de ses activités : ***le Manuel pratique et juridique des architectes et des entrepreneurs en matière de travaux publics et du bâtiment***, édité chez Marchal et Billard (Paris) en 1892. C'est dans

la République radicale qu'il a publié **les Lundis révolutionnaires** où il raconte semaine par semaine les petits faits de la Révolution française. Le premier volume est précédé d'une belle préface de Léon Cladel. M. Jean-Bernard a, du reste, écrit la préface d'un livre du célèbre auteur des **Va-nu-pieds** ; nous voulons parler de la préface de **Pierre Patient** qui n'a pas moins de 6 000 lignes et où M. Jean-Bernard affirme ses idées socialistes et la solidarité de la littérature vraie avec la République sociale.

L'œuvre de Jean-Bernard Passerieu

365 pensées. Paris : E. Figuière, (s.d.)

Les Dos Voutés et Larme à l'œil. 1889 Paris : Dentu, 1889

Histoire anecdotique de la Révolution française, avec une préface de E. Hamel 1891 Paris : G. Maurice, 1891

Les Lundis révolutionnaires, Histoire anecdotique de la Révolution française, avec une préface de Jules Claretie, 1789. 1884 Paris : Librairie française, (1884)

Les Lundis révolutionnaires, histoire anecdotique de la Révolution Française, avec une préface de Clovis Hugues, 1793. Paris : Serin, (s.d.)

Les Lundis révolutionnaires, histoire anecdotique de la Révolution française, avec une préface de Jules Simon. 1792. 1887, Paris : Librairie française, (1887)

Les Lundis révolutionnaires. Histoire anecdotique de la Révolution française, I, 1789, avec une préface de Léon Cladel. Paris : G. Maurice, (s.d.)

Les Lundis révolutionnaires. Histoire anecdotique de la Révolution française, II, 1790, avec une préface de Léon Cladel. Paris : G. Maurice, (s.d.)

Les Lundis révolutionnaires. Histoire anecdotique de la Révolution française, III, 1791, avec une préface de Léon Cladel. Paris : G. Maurice, (s.d.)
 Manuel pratique et juridique des architectes et des entrepreneurs en matière de travaux publics et du bâtiment. 1892 Paris : Marchal et Billard, 1892
 Le Procès de Rennes. 1899. Impressions d'un spectateur. 1900 Paris : A. Lemerre, 1900
 Quelques poésies de Robespierre. 1890 Paris : G. Maurice, 1890
 Histoire générale et anecdotique de la Guerre de 1914, 1915, Paris ; et Nancy : Berger-Levrault, 1915
 La Vie de Paris, 1913 – 1914, 1914 - 1915 , Paris : A. Lemerre, 1914-1915
 La Vie de Paris, 1900 – 1935, Paris : A. Lemerre [puis] E. Figuière, 1900-1935
 La Vie de Paris. 1898, avec un préface de Charles Tardieu, 1899, Paris : E. Lemerre, 1899
 La Vie de Paris. 1899, avec une préface de Marie-Louise Néron, 1900, Paris : A. Lemerre, 1900
 La Vie de Paris, 1903, 1904, Paris : A. Lemerre, 1904
 La Vie de Paris, 1904, 1905, Paris : A. Lemerre, 1905
 La Vie de Paris, 1905, 1906, Paris : A. Lemerre, 1906
 La Vie de Paris, 1906, 1907, Paris : A. Lemerre, 1907
 La Vie de Paris, 1908, 1909, Paris : A. Lemerre, 1909
 La Vie de Paris, 1910, 1911, Paris : A. Lemerre, 1911
 La Vie de Paris, 1916, 1917, Paris : A. Lemerre, 1917
 La Vie de Paris, 1917-1928, 1918 – 1929, Paris : A. Lemerre, 1918-1929
 La Vie de Paris, 1930, 1931, Paris : A. Lemerre, 1931
 Cladel, Léon-Alpinien, Pierre Patient, avec une préface de Jean-Bernard Passerieu, 1883 Paris : H. Oriol, 1883

Notes

[1]

[2] Georges Laguerre (1856-1912), avocat et homme politique français boulangiste. Collaborateur à La Justice, le journal de Clemenceau, il fut député du Vaucluse (1883-1889) et (1910-1912) et de la Seine (1889-1893). Il comptait parmi les boulangistes députés du « groupe ouvrier » de 1885. Il termine ensuite sa carrière dans les rangs du Parti républicain-socialiste, héritier des Socialistes indépendants.

[3] Voir <http://rebellyon.info/Declaration-des-66-Anarchistes-au.html> et <http://rebellyon.info/Toussaint-Bordat-un-acharne-contre.html>.

[4] L'information est extraite du Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle, Larousse.

Montauban-Tu-Souffriras

(impressions et souvenirs)¹

« Si ton flanc saigne, allons souris à la souffrance
Chaque goutte de sans fera naître une fleur
Camille Delthil (à Léon Cladel)

S'il vous est arrivé de quitter les lieux où vous avez grandi, où vous avez vécu jusqu'à la fin de votre prime jeunesse pour aller habiter un pays que vous ignoriez, un de vos premiers soins a dû être évidemment de vous informer des alentours de vos voisins, des relations que vous pouviez rechercher, de celle qu'il importait d'éviter.

C'est ainsi que j'ai agi, le jour où frais émoulu de ma province, j'ai eu la bonne fortune d'être poussé tout jeune encore dans le monde des lettres où, à force de travail, de persévérance, d'efforts et de ténacité, je me suis emparé d'une petite place à laquelle je me tiens avec l'opiniâtreté d'un méridional que je suis.

Parmi les écrivains à réputations plus ou moins vraies, j'ai dû choisir mes maîtres, j'ai dû choisir ceux qui méritaient étude et respect. Devant les ouvrages des devanciers, des aînés, j'ai été à ceux dont la probité littéraire pouvait me fournir de fructueuses leçons.

¹ Texte repris d'un manuscrit déposé aux Archives départementales du TetG et destiné au journal Le Progrès.

Au premier rang, bien en avant de tous, s'est naturellement trouvé le génie merveilleux qui rayonne sur tout le siècle, Victor Hugo, dont je suis fier de me déclarer non seulement un des fervents, mais encore un fanatique. Victor Hugo a écrit quelque part : « J'admire tout dans Shakespeare, comme une brute ». Je suis de ceux qui répètent volontiers ces paroles et qui admirent tout dans Hugo, comme des brutes.

Après le maître, mais avec des degrés bien dissemblables, nous rangeons les ciseleurs comme Gauthier dont la phrase a des scintillements de diamants ; Sainte-Beuve, Saint Victor le lapidaire ; Barbey D'aurevilly, un original de haut vol ; Flaubert ce rude sculpteur de phrases qu'il fouillait jusque dans les moindres mots ; enfin à des titres divers avec des exceptions nombreuses, Balzac, les de Goncourt, Daudet, Jules Claretie, Emile Zola auquel il faut faire grâce des malpropretés, des insolences crues et voulues.

A côté des trois derniers, dans un genre différent se place une artiste de race, un styliste dont le nom devient populaire depuis dix ans après avoir été longtemps admiré par les gourmets, les lettrés, les raffinés et les délicats : **Léon Cladel**.

Après avoir lu le premier livre de Cladel, tout de suite, je me pris d'une forte passion pour ce robuste talent et je voulus étudier, savoir tous les ouvrages qui ont l'attrait des vieilles ciselures florentines où l'on trouve toujours une beauté nouvelle, un charme de plus.

Quand j'eus bien pénétré l'œuvre de Cladel, je voulus connaître l'Homme. Car il faut faire une distinction point subtile en ce qui concerne les écrivains que l'on est appelé à rencontrer dans ce monde littéraire où nous vivons ; il faut placer l'écrivain d'un côté et l'homme

proprement dit, l'individu privé, le vir de l'autre. L'écrivain peut avoir un talent supérieur commandant l'admiration, s'imposant au succès ; l'homme, le vir, peut n'être qu'une vulgaire canaille sans honneur, sans dignité, sans foi ni loi ; j'en connais de ceux dont la foule sait les noms par cœur, aux œuvres desquels elle court, et qui, avec toute leur intelligence, ont une existence malpropre où il n'y a pas de place pour le respect d'eux-mêmes, ni pour l'estime des autres ! Ceux là, on les salue, on leur serre même la main à l'occasion, c'est dans l'usage, ça ne tire pas à conséquence, et on est quitte pour une savonnade.

Aussi, après avoir lu les livres de Léon Cladel, je m'informais comme je l'avais fait pour tant d'autres, auprès des faiseurs de lignes, des planteurs d'idées, des vendeurs de copie ; presque tous furent unanimes pour lui reconnaître un talent mâle de premier ordre. Cette presque unanimité me frappa dans ce monde littéraire où il semble que le soleil ne luise pas pour tout le monde et où chacun essaie d'en fourrer les rayons dans sa poche au préjudice du voisin.

Notez, n'est-ce pas, que ceci n'est pas et n'a pas la prétention d'être une étude sur les œuvres de Léon Cladel, ce sont des souvenirs, des impressions que je livre au public. Prenez donc ces pages pour ce qu'elles valent, pour des notes recueillies à tort et à travers sur des hommes qui laisseront un nom dans l'histoire politique et littéraire du temps.

Là, je m'enquis de Léon Cladel, de ses mœurs littéraires, auprès du député Duportal à ce moment rédacteur en chef de *La Marseillaise* où Léon Cladel avait la haute direction de la littérature. Deux fois par semaine, il donnait asile aux jeunes de notre génération. Cette tribune qui fut si hospitalière ne resta pas

longtemps debout, mais elle a révélé ou affirmé le talent d'écrivains et de poètes dont le public apprit alors les noms qu'il n'a pas oublié depuis ; parmi ceux-là il fait citer Hector France, Francis Enne, Fernand Xau, Julien Lugol, Yreb Hippolyte Devilleirs etc.

A *La Marseillaise* M. Duportal faisait de la politique avec passion ; Léon Cladel amenait au combat la phalange des artistes, des joueurs de lyre et de luth auxquels il apprenait les énergiques chansons qui peuvent exciter les lutteurs. M. Duportal n'avait pas subi les déboires politiques qu'il a subis depuis ; il était à la tête du petit groupe de journalistes qui seuls osaient attaquer Gambetta avec ténacité et vigueur ; ils n'avaient plus confiance dans le leader incontesté des gauches, tandis que nous étions encore trompés par cette grande éloquence, par notre admiration toute vive pour le héros de la défense nationale n'ayant pas, à cette époque, renié son magnifique passé, ni déchiré son programme de Belleville, qui mis sa main dans celle des Weis, des Delannay, des Mirihel et autres sinistres comparses des coquinerie des 16 et 24 mai. M. Duportal n'avait pas été encore en butte aux vengeances de l'autoritaire Gambetta ; usons le mot, il n'avait pas été exécuté par celui qui pendant plusieurs années a gouverné la France, exerçant tous les pouvoirs, sans en avoir aucune des charges, ni aucune des responsabilités.

[Partie barrée mais lisible :

Cependant M. Duportal était alors ce qu'il est aujourd'hui, ni plus ni moins, ses qualités, ses défauts, ses mérites n'étaient ni plus grands, ni plus petits. Tout ce qu'on a fait semblant de nous apprendre, nous le connaissions. On savait qu'en 1852, après le coup d'Etat, exilé en Afrique, il s'était soumis en demandant à Bonaparte, soit une place de bibliothécaire soit une sous-

préfecture ; on connaissait sa mauvaise constitution politique de chef de parti, on savait qu'après avoir contribué pour une bonne part à former le parti républicain dans le Midi, il n'avait pas su le tenir uni, peut-être même l'avait-il désagrégé ... [illisible]).]

Avec Léon Cladel nous nous étions rencontrés au théâtre, dans la loge d'un ami commun, terrain neutre s'il en est. L'apparition de *L'homme de la croix aux bœufs* venait de produire un vrai mouvement dans les bibliographies. M. Duportal résume en quelques mots ce qu'on m'avait raconté sur Léon Cladel.

« - C'est, me dit-il, un grand talent, un grand artiste, et un grand sauvage. »

Evidemment, il y avait là de quoi intriguer. Que pouvait bien être un sauvage littéraire et surtout un sauvage de grand talent ?

Peu de temps après, je pus, à mon aise me rendre compte que ce prétendu sauvage était en réalité l'homme le plus doux de la tribu littéraire. Il s'agissait de la fondation d'un journal, rendez-vous avait été pris chez Léon Cladel lui-même, à Sèvres, dans sa paisible et paysanne maison de la rue Brongnard. C'était au mois de mai, par une journée superbe qui riait de toutes les forces de la nature. Nous étions plusieurs réunis dans le salon, où sur les murs, à côté d'autres œuvres de maîtres, cadeaux d'amis, est accroché un beau portrait du rude sculpteur du *Bouscassié* peint par Carolus Duran, sur une colonne le buste de Cladel en marbre taillé par d'Argenty, un critique d'art et un amateur.

Léon Cladel était dans son costume de campagnard avec son large chapeau de paille, ses sabots venus du Quercy, ses larges cheveux, sa barbe inculte, ses yeux clairs, sa taille plutôt petite que grande et ses mains fines

mais nerveuses toujours roulant une cigarette. Il n'avait pas du tout l'air d'un sauvage, je vous assure, mais bien au contraire d'un brave propriétaire du Quercy venant de visiter ses terres et ses champs.

Depuis j'ai souvent revu Léon Cladel et j'ai pu me convaincre que le Cladel des livres et celui de la vie courante ne font qu'un. C'est un artiste de grand talent, un homme tout de cœur, un idéologue, un rever [?], un idéaliste surtout, ce qui n'est pas un reproche. C'est un styliste ayant le souci chagrin de la forme à qui il sacrifie souvent, trop souvent même, l'intérêt et l'attrait du fond. Cladel n'écrit pas pour la foule, je veux dire qu'il n'écrit pas pour ce public grossier qui court aux romans-feuilletons coulés dans les bas-fonds des journaux à un sou par ces écrivassiers qui jettent leur prose au tombeau : il s'adresse aux connaisseurs, à ceux qui aiment les grands paysages finement peints, minutieusement détaillés.

Oh ! je sais bien qu'il se pique de produire la nature telle qu'elle est ! C'est là une grosse erreur de sa part, erreur qu'il caresse avec une absolue bonne foi. Il reproduit la nature si on veut, mais non pas telle qu'elle est ; il la reproduit telle qu'il la voit avec ses yeux d'artistes, en poétisant tous les détails vulgaires, en aimant les sites déserts, en éclairant les coins sombres, en arrondissant les angles, en jetant les gouttes de rosée sur les aridités du sol, en l'agrandissant par son imagination de poète.

Léon Cladel s'est fait le chantre du Quercy, il l'a célébré dans une langue merveilleuse, en a fouillé chaque replis de terrain avec un soin de ciseleur, ne laissant pas le moindre coin oublié. Il n'est pas « un arpent » de ce beau pays depuis Montauban où il est né, jusqu'au Moulin de la lande, près de La Française où il a écrit *le*

Bouscassié qui n'ait sa page dans l'œuvre de Léon Cladel. Les mœurs, les coutumes, les façons des habitants sont passés sous les [?] solides de sa rude plume.

Les paysans, il les a décrits tels qu'ils étaient avant 1870, il a montré le paysan de l'Empire mais ces tableaux qui resteront dans notre langue ne peuvent plus s'appliquer au paysan d'aujourd'hui. Les malheurs de la dernière guerre ont fait lever la tête à ces rustiques et les désastres de l'année terrible ont ouvert le cœur de ces campagnards taciturnes. Le vent de la jeune république a soufflé jusques dans le moindre hameau, emportant peu à peu cette crasse routinière dont il ne restera bientôt plus rien. Si Léon Cladel, comme c'est probable, revient dans son pays continuer son travail et poursuivre sa production, s'il revient arracher aux entrailles de ses landes quelques uns de ces romans si fiers et si solides, il campera ses habitants d'une façon tout autre que jadis. Après nous avoir donné le paysan au cerveau étroit et cerclé de l'empire, il nous montrera le paysan appliquant les belles maximes de la démocratie, en tirant profit et honneur.

Le porte-sarrau de l'empire aurait enveloppé son fromage et son lard dans le papier glacé arraché aux volumes de Cladel ; le travailleur d'aujourd'hui ne tardera pas à lire les livres où le grand écrivain énamouré de son Quercy parle des champs et de ceux qui les travaillent de leurs outils infatigables ; quand revenu de la littérature bête et frelatée du dernier règne le [?] saura comprendre les manifestations élevées de l'art, ce jour là plus près que beaucoup ne semblent le croire, ce jour-là Léon Cladel sera populaire par son œuvre comme il mérite de l'être par sa conduite.

Deux passions en une

En effet, Léon Cladel a eu toute sa vie, rivés au cœur, deux amours vivaces, celui de la République et celui de la littérature. Il a toujours travaillé d'arrache-plume avec tous ceux qui veulent faire une littérature faste, saine, virile, digne de la république, avec ceux qui veulent aussi une République populaire capable d'aimer et de comprendre cette littérature.

Aussi n'est-ce pas sans intention que j'ai donné à cette monographie le titre de *Montauban-Tu-Souffriras*.

Montauban-Tu-Souffriras est le fils de ce paysan, rude, travailleur obstiné, de ce bourrelier d'étoffe si dure, qui parti pour faire son tour de France, revint avec le surnom de *Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras-Pas* que lui avaient donné ses camarades en le recevant compagnon et cherchant une rubrique pour ces lignes, je n'en ai pas trouvé de meilleures que celle écrite en caractères gras au commencement de ceci.

Montauban-Tu-Souffriras résume bien toute l'existence de Léon Cladel. Né à Montauban il a conservé le tempérament, le caractère des méridionaux et les allures des habitants du Quercy ; caractères, tempérament, allures qu'il a gardé au milieu des tourmentes de la vie parisienne auxquelles il a été mêlé depuis plus de vingt ans, qu'il a traversées en souffrant sans cesse pour la littérature, son idole et pour la République son idéal.

Ce sont les récits de quelques unes de ces étapes de ce vétéran toujours à la poursuite de son double idéal qu'il m'a paru intéressant de consigner, sans ordre chronologique, au hasard de la rencontre, du récit ou du souvenir.

Comme républicain, il a toujours marché à l'avant-garde, sans se mettre en peine de savoir si d'autres

restaient stationnaires et sans considérer si d'autres reculaient qui auraient dû avancer.

Comme littérateur, il est arrivé progressivement, après de nombreux efforts, à conquérir le genre et la forme pure dans lesquels il a taillé sa puissante personnalité : soucieux de l'esthétique il a négligé les succès faciles, laissant à de moins scrupuleux les engouements grossiers, productifs mais passagers des fureteurs de scandales.

Dans ces conditions, dire que Léon Cladel a eu d'amères déceptions à subir, d'âpres luttes à supporter me semble inutile. Fidèle aux mêmes principes politiques il leur est resté toujours attaché d'une façon radicale et je le soupçonne même d'avoir mis, à part lui, un point d'honneur à conserver ces principes de façon quelque peu intransigeante. Après avoir été un des premiers à accepter dans son intégrité le programme républicain qui devait être quelques années plus tard, proclamé à Belleville, il l'a conservé intact dans sa rédaction de 1869 et cela malgré les terribles événements qui se sont succédés depuis ; malgré les deux réactions de l'ordre moral qui faillirent renverser la république ; malgré la défection de Gambetta dont les idées dernières soutenues par les obstrueteurs font courir aux principes républicains des dangers aussi grands que tous ceux contre lesquels nous avons eu à combattre ; malgré tous les ministères qui se sont succédés, depuis celui du vieux Dufaure jusqu'à celui qui s'écroule à l'heure où j'écris. Aussi n'est-ce pas un spectacle banal que celui de Léon Cladel, assistant, toujours égal, lui simple écrivain puisant sa plume à ces dévergondages politiques en évitant d'y prendre part. Tandis que beaucoup de ses camarades, n'ayant ni sa valeur ni sa probité, escaladent des places enviées, des fonctions lucratives, il aurait pu facilement arriver, il demeure fidèle, inébranlable, à ces

principes dont l'exploitation ont fait la fortune de tant d'autres, et auxquels il reste dévoué avec une obstination désintéressée.

La défense des communalistes

Quand prit naissance le difficile mouvement de l'opinion publique, si pusillanime à se déclarer en faveur de l'amnistie, Léon Cladel était à côté des Victor Hugo, Louis Blanc, Madier de Montjau, Clémenceau, Georges Perrin ; il faisait partie de ce petit groupe d'écrivains réclamant la clémence. Tandis qu'au seul mot de grâce les politiques au nez fin haussaient les épaules, eux laissaient passer sarcasmes et moqueries, revendiquant la pitié et mieux l'amnistie, qui, suivant l'expression admirable de Victor Hugo, fait grâce des deux côtés. Ils furent infatigables dans cette lutte pour la clémence : aussi nous ne devons pas oublier que c'est à ces courageux, à eux seulement, que nous devons l'amnistie, et ce n'est pas aux intéressés de la dernière heure qui n'ont lâché leur vote qu'à la dernière minute, qui n'eut tranché la question que lorsqu'elle était pourrie pour employer une parole légendaire. Singulière agriculture politique consistant à ne faire la moisson que lorsque le froment est déjà à l'état de fumier ! Dans cette campagne, Léon Cladel fut un des moins bruyants peut-être, mais non pas des moins ardents. Pourtant il aurait pu se souvenir que dans les derniers jours de l'insurrection, il avait été arrêté pas elle, aurait même été fusillé sans l'intervention active de ceux qui purent de lui. Relâché par la Commune, il fut pris par les Versaillais, dénoncé comme tant d'autres par un concierge canaille. Cette fois, sans jugement, bien entendu — cela se passait ainsi durant cette sanglante semaine. — Il allait être cloué au mur quand, l'ayant

fouillé, on trouva sur lui sa carte d'employé de l'Hôtel-de-Ville, carte signée de M. Jules Ferry lui-même. Cette signature le fit remettre en liberté.

Qu'était à ce moment, en 1871, Léon Cladel ?

Un simple employé de l'Hôtel-de-Ville où il gagnait laborieusement sa vie, car la littérature ne le nourrissait pas encore : il garda sa place jusqu'au ministère Dufaure, donna sa démission à la suite d'une condamnation dont nous dirons un mot tout à l'heure.

Les liens avec Gambetta

De plus, il était alors un des familiers, un des intimes de Gambetta, pour qui il avait une amitié sincère, que brisa à tout jamais la défection politique du tribun autrefois si populaire.

Il l'avait connu au quartier latin, alors que le jeune cadurcien logeait à l'Hôtel du Sénat et qu'il préludait à sa fortune politique par de bruyantes, mais magnifiques improvisations dans les brasseries d'étudiants. C'est à cette époque, paraît-il, qu'il fallait le voir et surtout l'entendre, avec la flamme de ses vingt-deux ans, accompagnant les discours de ces formidables coups de poing dont il a gardé l'habitude. Oh ! combien je comprends que dans ce silence de l'empire il se soit formé une phalange d'enthousiastes pour le jeune orateur, qui devait donner la mesure d'un talent grandiose dans le procès Baudin ! La démocratie avait le droit de compter sur ce parleur robuste, qui était convaincu, selon toute évidence, n'ayant pas encore été amolli par les succès, les adulations et les plaisirs, dont le récit ne nous appartient pas. — Oui, je comprends que le Gambetta de 1869 ait eu des fanatiques — qui de nous du reste, même dans ces dernières années, ne s'est pas laissé

entraîner par ce talent merveilleux, ne lui a pas payé un large tribut d'admiration ?

Que les temps sont changés ! comme dit une vieille perruque dans la tragédie.

Gambetta déchirant de ses propres mains ce programme de Belleville qu'il avait autrefois inspiré ; Gambetta s'entourant des complices des 16 et 24 mai ne vous rappelle-t-il pas Mirabeau se rendant à la Cour, trahissant les intérêts populaires ? - à ce Gambetta là, nous avons fait comme c'était notre devoir une opposition énergique. L'existence de cet homme que nous avons le droit de juger avec toute l'impartialité due aux morts illustres, se divise en deux parties absolument contraires. Dans la première, nous voyons un débordement de reconnaissance, de sympathie, d'admiration même pour l'ardent défenseur de la patrie meurtrie, pour le héros de la Défense nationales, pour le leader qui a largement contribué à la fondation de la république. Dans l'autre, sans oublier le passé, nous avons lutté contre celui qui ayant menti à ses engagements, ayant violé son mandat, après avoir fait le Sénat, s'appliquait de toutes ses forces à compromettre l'avenir en corrompant les mœurs républicaines par l'infusion des traditions monarchiques et dictatoriales.

Gambetta se croyait trop au-dessus de son époque pour qu'il put la voir avec ses besoins, ses aspirations et ses volontés.

C'est par les petits côtés qu'on connaît les grands et les gros hommes. Laissez-moi donc vous citer un trait d'où peut naître une indication pour les esprits positifs. Vous vous souvenez de ce sursaut d'admiration qui en 1880, le 27 mars, agita la France toute entière, acclamant d'un bout du pays à l'autre, dans un élan d'enthousiasme, Victor Hugo, le grand philosophe, le grand penseur, le

grand génie du XIXème siècle. Pendant toute la journée, le peuple de Paris ne cessa de défiler devant la maison du grand homme obstruée de bouquets et de fleurs. Les poètes de Paris et ceux non moins vigoureux de la province composèrent des poésies belles de forme et de sentiment qui furent déclamées dans les théâtres, où le buste de l'auteur des **Châtiments** fut couronné en public. Tous les hommes d'Etat, des lettres, des sciences, des arts, tous, entendez-vous bien, depuis le président de la République jusqu'à un modeste juge de paix d'un canton basque des Basses-Pyrénées, envoyèrent leurs félicitations. Parmi les hommes politiques ayant un rang marquant, un seul dédaigna d'envoyer la moindre carte et celui qui restait ainsi à l'écart au milieu de l'élan national, c'était Gambetta.

Ce seul trait suffirait non pas à expliquer mais à faire comprendre que ceux qui avaient pénétré dans l'intimité du chef de l'opportunisme, comme Léon Cladel, se fussent éloignés de Gambetta bien avant nous, qui avions conservé une sorte de confiance routinière, malgré les avertissements réitérés de nos amis.

Autant Léon Cladel avait eu d'amitié pour Gambetta, autant montrait-il de la froideur et même plus. Cependant ils avaient vécu dans une intimité grande que vint encore resserrer l'affection de la vieille mademoiselle Massabie, tante du député de Belleville, pour Rose Montastruc, la vieille mère de Cladel. Ces deux braves femmes, presque du même pays, l'une de Cahors, l'autre de Montauban, se trouvaient comme, exilées à Paris, où les avaient attirées leurs amours pour leurs deux enfants, on peut bien dire ainsi, car en ce qui concerne Melle Massabie, tout le monde sait qu'elle montra pour Gambetta un amour, vraiment maternel ; elle avait quitté le pays, pour venir soigner son petit, le *pitchou*, comme

elle disait dans son langage familier². Madame Cladel, elle aussi, était venue, après la mort de son mari, vivre auprès de son fils. Ces deux femmes portant même costume, parlant le même patois, regrettant le même pays, enchaînées à Paris par des affections semblables, s'étaient prises réciproquement d'une amitié étroite.

Souvent les promeneurs purent voir dans nos jardins publics, deux paysannes parlant une langue rude, accompagnant leurs discours, de grands gestes, s'enflammant, se tournant vers ce Midi qu'elles regrettaient malgré tout et qu'elles ne devaient plus revoir.

C'étaient la Cadurcienne et la Montalbanaise, Mlle Massabie et Madame Cladel qui se rappelaient dans leur langue maternelle si expressive, si douce à l'oreille des transplantés à Paris, les beaux jours où toutes deux rêvaient de vivre toujours là-bas, auprès des *maynatgés* qu'elles auraient voulu voir, ou notaire, ou avocat, dans la petite ville où elles avaient laissé leur bonheur perdu.

Elles se disaient leurs projets et leurs illusions, brisés par l'obstination des enfants à rester dans cette grosse ville toujours en travail, où elles demeuraient résignées.

L'amitié des fils, quoique d'un âge un peu différent, s'expliquait par des raisons autres, ils s'étaient connus tous deux au quartier latin. Gambetta n'était alors que l'étudiant bruyant, tonitruant parlant de tout, sur tout, avec une heureuse éloquence ; c'était le jeune homme qui, son droit terminé, demandait une place de substitut à l'empire, ce qui n'a aucune importance. Cette place, l'empire la lui refusa et le ministre de la justice d'alors mit en marge de son dossier une note au crayon rouge

² Cette partie a été reprise pour le journal Le Quercy en 1890 et se retrouve en fin de brochure.

« manque de tenue ». Cladel, lui, était censé continuer son droit, mais en réalité il se laissait aller à son goût pour les lettres.

Plus tard, ils se rencontrèrent encore à l'Europe de Francfort, qu'avait fondé Ganesco, sorte de trafiquant Moldo-Valaque quelque peu aventurier et qui, après avoir commencé par faire de l'opposition énergique, se laissa acheter par les hommes du régime impérial.

Ganesco ayant tâté le pouls de la France, comprit que l'abattement, la prostration qui avaient duré si longtemps feraient bientôt place à un réveil dont on pouvait profiter en le devançant ; c'est pour cela qu'il voulut fonder un organe d'opposition. Mais l'autorisation nécessaire n'était pas chose facile à obtenir sous un gouvernement qui avait brisé les presses et renversé les tribunes, c'est alors que Ganesco eut l'idée d'établir son bureau de rédaction à Paris, et son imprimerie à Francfort. Dans cette rédaction, nous trouvons des noms qui devaient s'imposer plus tard, Gambetta rédigeait les compte-rendus des Chambres, Spuller et Ranc y traitèrent les questions de politique générale, Castagnary parlait d'art, Cladel y tenait la chronique. Ce fut même la publication d'un roman de Cladel, *Pierre Patient*, qui fit crouler le journal. Dans ce roman paru récemment en librairie et en tête duquel l'auteur de ces lignes a eu l'honneur d'écrire une préface, Cladel prônait cette théorie, c'est que, le salut de tous peut expliquer la mort d'un seul ; c'est l'application de la théorie pure de Beccaria, le criminaliste de la douceur.

A ce moment le président Lincoln fut assassiné. L'empire s'émut ; M. Baroche, ministre de la justice, ordonna des poursuites contre l'Europe de Francfort, dont l'entrée en France fut interdite. C'était la ruine du

journal, qui cessa de paraître à cause de *Pierre Patient*, où l'auteur s'attachait surtout à la vulgarisation des idées.

Débuts littéraires de Cladel

Quand il publia *Pierre Patient*, Cladel n'avait pas encore plié son style à la forme pure qu'il lui a donné depuis. Il avait seulement fait paraître un volume chez Poulet-Malassis, les *Martyrs ridicules*, roman devenu très rare aujourd'hui, et qui parut avec une préface de Beaudelaire. Dans cette préface, l'auteur des *Fleurs du Mal*, déclare que dans ce livre « Léon Cladel raconte avec une solennité artistique des faits déplorablement comiques » et dans lequel « il ouvre la plaie pour mieux la montrer, la réforme, en pince les lèvres livides et en fait jaillir un sang jaune et pâle. Il manie le péché en curieux. » Ce roman affectant le genre de *la Vie de Bohême* avec un plus grand souci de l'exactitude des détails, passa inaperçu. L'auteur s'y est dépeint en partie lui-même dans le personnage d'Alpinien Mortal ; c'est une œuvre curieuse ; intéressante à lire, quoique Cladel, en tête de l'édition belge ait écrit : « Ce livre est le fils de tous nos vices de jeunesse et nous le repoussons. » Cette sorte de cruauté pour un livre de début est un peu incompréhensible et reste inexplicé. Si j'étais éditeur, et que l'heureuse pensée de réunir les œuvres complètes de Cladel me vint à l'esprit, je commencerais la série par ce volume, quoique beaucoup en disent et quoique Léon Cladel lui-même en pense. Avant les *Martyrs ridicules*, leur auteur n'avait publié que des articles de journaux et des nouvelles, notamment dans la *Revue fantaisiste* de Catulle Mendès, cet écrivain étrange sous tant d'aspects, qui arrivant lui aussi de province, lançait son premier feu et fondait cette revue, qui est une des pages

curieuses de la littérature du deuxième empire. Cladel donna une variété originale où il est question d'un gros homme qui accouche après avoir subi les douleurs d'une grossesse entière – ceci se passait bien avant l'apparition du cas de **M. Guérin**, de M. Edmond About, cet écrivain d'infiniment d'esprit, encrassé parfois de pédantisme.

Catulle Mendès et Léon Cladel avaient ce point de ressemblance, qu'ils étaient venus à Paris après avoir passé quelque temps à Toulouse, cette pépinière littéraire et artistique ; tous deux avaient suivi ou plutôt n'avaient pas suivie les cours de la même faculté de droit. Catulle Mendès avait débuté là-bas par un acte en prose, les **Jarretières de ma femme**, qui fut joué pour la première fois sur le théâtre du Capitole en lever de rideau de la première représentation du **Fils Naturel**, d'Alexandre Dumas.

Mendès négligeait Cujas pour Scribe et Cladel abandonnait Furgolles et Justinien pour courir après les inspirations qui troublaient son jeune cerveau de poète à son aurore. Cependant Cladel passa son examen de bachelier en droit devant cette docte faculté de droit de Toulouse dont je raconterai quelque jour l'histoire malpropre et où, à part trois ou quatre honorables exceptions, le cléricisme, la méchanceté, la paillardise souvent, la ladrerie universitaire sont héréditaires de chaire en chaire. Pendant un an, Cladel, alors gandin, frisé, blond, jeune et beau à ce qu'il paraît, coquet, l'esprit railleur, courut à travers Toulouse ; pendant toute une année il respira cet air particulier de la cité palladienne, qui vous met ce je ne sais quoi au sang, vous aiguillonne et vous pousse vers la poésie, les sciences ou les arts ; on, dirait, en effet, que dans cette antique cité des Capitouls vous êtes entraînés par un courant irrésistible et ce courant vient de loin, puisque les érudits prétendent que Virgile lui-même est venu à

Toulouse dans le siècle qui a précédé le christianisme, étudier dans les écoles, fameuses déjà à cette époque. Quoi qu'il en soit, dans la reine du Midi, comme cela devait arriver, étant donnée l'atmosphère élevée qui y règne, Cladel sentit fermenter en lui les germes de cette ardeur pour les grandes œuvres, et il résolut d'aller développer à Paris ces conceptions de l'esprit qui venaient d'éclorre.

En attendant, il se rendit à Montauban où son père tenait encore, rue Villenouvelle, sa boutique de bourrelier. Il passa une partie de ses vacances auprès des siens et l'autre partie à Moissac chez son intime Camille Delthil, le poète robuste des Rustiques et des Martyrs de l'idéal, deux œuvres qui resteront.

Après s'être bien affermi dans le désir de partir pour Paris, toujours sous prétexte d'étudier le droit, mais en réalité pour courir après les chimères qui hantaient son imagination de vingt ans, il fit part de ses projets à son père, qui n'entendait pas ainsi. Le père Cladel, un vieil ouvrier ayant amassé sou par sou une fortune assez ronde, possédant, outre son commerce, le moulin de Lalande, dont les meules vaillantes, toujours en mouvement, lui rapportaient pas mal d'écus et force pistoles soigneusement cachées dans le fond d'une vieille armoire, ne voulut pas entendre parler de Paris, il ferma l'oreille et la bourse ; Cladel partit malgré tout, arrivant au quartier latin le cœur gros d'espérances mais l'escarcelle vide ; heureusement une tante lui servit une pension mensuelle, ajoutant même un léger supplément pour lui permettre de « faire le jeune homme ».

Cela dura ainsi jusqu'à l'effondrement de ***l'Europe de Francfort.***

Cladel fonde son style

Cladel quitte alors Paris, il vient s'enfermer au moulin de la Lande. J'ai voulu visiter la Lande, curiosité bien naturelle, puisque je me trouvais en ce pays quercynois si cher aux héros de Cladel, si cher à Cladel lui-même. J'avais déjà entrevu la Lande dans *Montauban-Tu-Ne-Le-Sauras*, dans *le Bouscasié*, *L'enterrement d'un ilote*, *la Fête votive*, bref un peu partout dans l'œuvre de Cladel, mais c'était là un paysage idéalisé, un paysage avec retouches du maître-peintre, et c'est pourquoi peut-être la Lande nature, comme on écrit à présent, m'a paru moins séduisant et m'a fait un peu faux bond, pour ainsi dire. Il en est de cette désillusion comme de bien d'autres, l'imagination est une enchantresse bien terrible, elle rapetisse la plus belle des réalités et malheureusement pour moi j'avais vu la Lande à travers l'imagination d'un des plus puissants coloristes de la littérature moderne. Certes la Lande est joli, mais il manque de grandiose, et d'aspect vraiment pittoresque ; il faut l'aimer avec le cœur et le voir avec les yeux du sauvage *Bouscassié*, qui s'enferma quatre années durant dans ce coin de terre, à l'ombre de ce moulin, où il a pétri tant de si beaux ouvrages, appétissante et fortifiante nourriture de l'esprit, pour le trouver plus aimable qu'un site de Suisse ou d'Italie.

Un ruisseau bordé de saules et de peupliers coulait paresseusement entre deux collines aux pentes allongées où les champs de blés et de maïs verdissent ou blondissent suivant les saisons ; à gauche, côté du Languedoc, des bouquets d'arbres et de vignes couronnent les crêtes de coteaux modérés qui à main droite, côté du Quercy, s'élèvent graduellement avec leurs routes contournées qui glissent comme des serpents grisâtres entre des bois épais, plongent dans les

gorges profondes retentissantes du hahan des bûcherons, escaladent les pics où, solides et massives avec leurs murs blanchis passés à la chaux, se rengorgent, fièrement campées, quelques bordes de riche propriétaire rural ; tel est en quelques mots le vrai la Lalande. Non encore celui que j'aperçus par une matinée froide et bisaigne du mois de Mars qui « riait malgré les averses », mais tel que je l'eusse pu voir deux mois plus tard par un beau soleil de floréal. Je visitai le « moulin » dont le cœur ne battait pas ce jour-là, car je ne perçus rien de ce joyeux tic-tac des meules si agréable à entendre puisqu'il indique la vie des choses et la bonne santé des êtres, et m'asseyant sur le parapet du fameux pont qui vit arriver les braguairés de la Fête votive, tambour battant, fifre sonnante, j'écrivis les lignes qu'on vient de lire.

C'est dans ce paysage et dans ce milieu qu'il composa *Le Bouscassié* et *La Fête votive de Saint-Bartholomé porte glaive*, qu'il ne publia qu'après 1871, et dont Gambetta, lui-même, disait dans un premier Paris de la République française : qui flanquait alors le parti démocratique : « Ce qui se passe dans les entrailles même du pays, M. Léon Cladel vient de le dire avec la parole enflammée du poète » et il ajoutait : « C'est aux philosophes et aux politiques d'y réfléchir, »

Avant de se décider à partir pour la Lande, son esprit et son courage avaient passé par le laminoir de rudes épreuves

.....
[il me manque page 26]
.....

sage, sus-cité toute la valeur d'une déclaration. « Interrogé, le paysagiste dut se résigner à répondre et peut-être à mentir. »

Ce n'est plus un aveu, c'est une réponse arrachée par la contrainte, peut-être même n'est-ce qu'un mensonge.

A ce propos, je ne saurais mieux faire que de citer une page entière de Cladel dans laquelle il répond lui-même aux questions qu'on pourrait lui poser sur le sujet qui nous occupe.

« Elevé par une mère fort pieuse, nous dit l'auteur d'*Ompdrailles*, un père des plus frondeurs comme aussi des plus positifs, et des ascendants très-patriotes : un ex-soldat de la Révolution et de l'Empire, ayant mâché du chouan, du welche, anciennes vierges des fêtes nationales ou déesses de la Raison, il y avait d'eux tous en moi : peut-être encore y en a-t-il ! Loin de céler mes origines si diverses et d'en rougir, il me plaît, au contraire de m'en parer et de révéler qu'au milieu d'une famille de propriétaires si disparates était devenu l'enfant irresponsable et ductile que je fus, souvent, alors qu'à cheval sur les genoux de mon aïeul, un farouche jacobin qui ne vit jamais en Bonaparte, premier consul ou Napoléon, empereur, que le généralissime des citoyens de la France entière fédérés, ligués contre les tyrans de l'Europe et du monde, couronnés ou non ! ducs, princes, rois, papes ou tzars, j'écoutais ce vieux batailleur inusé par vingt campagnes et tanné par l'ai en tous les camps et sous tous les climats, qui, de sa voix rauque comme celle des matelots des navires de guerre, me narrait ses aventures hasardeuses en fumant sa bouffarde : « On roulait, transis, affamés, gelés, et le Cosaque nous traquait dur, et Ney s'échauffa ; nous nous formâmes en carré, nom d'une pipe ! en carré, mon petiot, en carré, puis, v'lan, en joue et feu de tribord ainsi que de babord sur toute la ligne et charge à la baïonnette... adieu l'ennemi ? bonsoir Ratapoff et Poupoff, enfoncés les camards, évanouis, fondus !... »

Maman intervenait très-doucement : « La soupe est servie, avant de la prendre, il te faut, mon fils, réciter ta prière, allons, suis-moi : Seigneur, notre Maître, qui régnez aux cieux et sur la terre, ayez pour agréable aujourd'hui, demain et toujours que ce je mangerai, boirai ne m'occasionne aucun mal et ne m'inspire aucune vilaine pensée, ainsi soit-il ! »

« Ou bien mon père, apparaissant tandis que je psalmodiais sinon ces litanies, du moins d'autres analogues, ou que l'ancien me racontait les prouesses de la cavalerie et de l'Infanterie française en Allemagne et pendant la retraite de Moskow, criait : « Tonnerre ! en voilà des fariboles ; avez-vous fini de seriner ce morveux ; au lieu de l'entretenir de ce nigaud de l'autre monde et de ce bandit corse, il vaudrait mieux lui apprendre que deux et deux font quatre en bon calcul et qu'il n'est plus temps de fermer l'écurie quand le poulain a fichu le camp ! » Or, ainsi façonné, j'étais, à vingt ans, je le répète, tel qu'un haillon flottant à tous les vents. Ayant encore dans la bouche, cet âge-là, le goût du lait maternel et plein le crâne de ces enseignements bizarres et contradictoires, on admettait sans examen Liaveh, Sabaoth, Jésus, Marie, Joseph, tous les saints du calendrier grégorien, le Paradis, l'Enfer, le Purgatoire, les Limbes, enfin tout, absolument, et volontiers, à la Noël, à Pâques, à l'Assomption, à la Pentecôte, on pénétrait en quelque basilique et l'on y priait à genoux l'Incompréhensible Divinité en Trois Personnes et n'en formant toutefois qu'Une seule, concentrée ou diffuse dans l'espace sans bornes. En est-il de même aujourd'hui? Non, car de profondes racines m'attachent au sol, et mon esprit est, sinon fixé du moins trop fortement lesté pour planer au firmament éthéré. Mais si Paris a tué successivement en moi le dévot et le chauvin qui s'y développèrent ensemble, il n'a pas même entamé

le Celte, le Gaulois, le paysan, et je reste, à l'instar de mes ancêtres, un des mille et mille pygmées fidèles à la grande nature, ami, comme mes devanciers, des arbres, des animaux, des étoiles, de la terre et de l'eau, de tout ce qui marche, vole, nage ou rampe, embaume, luit et respire. « Hé, me demandera-t-on, êtes-vous athée ou non ! » En conscience, franchement, je l'ignore. Il me serait doux de croire encore, hélas je ne le puis plus, et pourtant, quoique dépourvu de foi, Pan, l'énorme Pan m'attire, m'obsède et me possède. Oui ! j'arrache cette page de mon cœur et, comme autrefois Jean-Jacques, en ses Confessions si déchirantes, je la livre au premier venu; qu'on s'en empare et, qu'on me la jette plus tard à la ligure si j'ai menti.

Complètement détaché de ceux qui sont la négation même de la justice suprême, dont il se prétendent les missionnaires et les représentants sur notre sphère, je suis libre-penseur, en ce sens que je ne me courberais jamais devant un de mes pareils, enseignant ce qu'il ne sait pas, se permettant de parler au noù d'un anthropomorphe quelconque, inflexible ou clément, imaginaire ou réel ; et voici qui prouvera, je présume, mon indépendance eu matière de religion : né de parents chrétiens et tenu comme tel sur les fonts baptismaux, admis en mon adolescence à la table de communion, j'ai, sans l'assistance d'un rabbin ni d'un ministre catholique ou protestant, épousé, devenu homme, une israélite, une réprouvée, une excommuniée, une sémite, une anathème, une descendante de la race errante et maudite, osons prononcer le mot, une juive, dont les vertus et l'inaltérable sérénité m'ont à jamais guéri de mes vices et de ma sauvagerie native ; épousée celle que j'ai choisie loin des temples, des chapelles et des synagogues, en présence d'un magistrat civil, adjoint ou

mairie, des offices duquel je me serais, pour ma part, fort bien passé. De mes cinq filles, brunettes et blondines, qui me jugeront plus tard et m'approuveront, je suppose, une seule est baptisée ; elle le fut par fraude ! et je déclare ici que nul prêtre, à l'heure de ma mort, ne marmottera du latin où de l'hébreu à mon chevet. Tel est mon espoir et telle est ma volonté : Finir entre les bras de mes enfants et m'en aller vers le pays d'ou l'on ne revient pas avec leurs pleurs pour extrême-onction et muni de leurs baisers pour unique et seul viatique. Or, voilà ! maintenant, en cela moins timoré que Darwin dont les travaux prodigieux ont ouvert tant de routes à la science ; qui bientôt aura des ailes pour atteindre l'inaccessible, je n'affirme ni ne nie l'inconnu qu'on nomme Dieu. Fourmi, je, regarde s'agiter sur la motte terrestre où je vis, les fourmis, mes congénères, et, vibrion, je supporte de mon mieux le poids écrasant de l'immensité. Beaucoup de fanfarons de scepticisme rient sans doute de ma simplesse en lisant cela. Que m'importe ! Ainsi que Pascal, le silence des astres m'épouvante et, comme Littré, dont viola le cadavre, j'attends pour savoir ce qu'il y a par-delà le tombeau. S'il n'y a rien, ni Dieu, ni ciel, on trouvera moins le repos dans la fosse commune, et le sommeil éternel, en définitive, récompense dignement quiconque a bien travaillé, tel qu'un forçat, trente ou quarante ans sur cette boule sublunaire pour y nourrir soi-même et sa famille – y compris les bêtes – aussi profondément ignorantes des choses et des êtres d'outre-tombe que l'homme, leur frère, supérieur en intelligence, inférieur par l'instinct, mais plus heureuses que lui, car on ne les a pas astreintes à s'en détraquer le cerveau ; ce cancer ultramontain inoculé dans notre chair malade par Rome même, ne les ronge point, elles ; aussi, que de fois j'enviai votre immuable quiétude ou plutôt votre belle indifférence à l'égard de votre avenir posthume, de

vos mystérieuses destinées, ô mes ânes, ô mes bœufs, ô mes chiens, émanés d'on ne sait où, comme moi-même, avec tous les organismes officiels ou naturels, s'engendrant, se transformant et se détruisant sur le même limon, éphémères rouages, toujours renouvelés, de la colossale machine créée par l'impénétrable architecte de l'Univers ou molécules sans cesse agrégées et désagrégées de l'immortelle matière. »

Dès lors il est facile d'apercevoir le changement produit dans les idées philosophiques de l'écrivain, qui lui aussi semble ébranlé par le grand courant matérialiste qui entraîne la fin de ce siècle, courant auquel nous, les spiritualiste de jour en jour moins nombreux, nous assistons avec autant d'indifférence, que d'impuissance.

Du reste, spiritualiste, il l'a été ; déiste il le fut, et il alla même jusqu'au panthéisme ; matérialiste il n'est pas loin de l'être ; mais qu'importe ! Ce que je voulais bien constater en terminant, c'était la probité constante et soutenue de cet écrivain, condamné à trois mois de prison et, privé de ses droits civils et, politiques par les juges de M. Dufaure, pour avoir publié une nouvelle de 50 pages, la Maudite, que je voudrais avoir sous la main pour la reproduire en entier, et dans laquelle nous voyons une femme, dont le mari, un communard, exilé à la Nouvelle-Calédonie, et qui en est réduite à se prostituer pour donner à manger à son fils. Il se trouva trois juges pour déclarer qu'il y avait là attentat aux bonnes mœurs ; comme si constater une chose c'était la glorifier ! comme si ce drame ne s'était pas produit souvent sous nos yeux. Oui, nous les avons connu ces malheureuses dont les maris, anciens héros du premier siècle, anciens soldats de la Commune, crachaient les poumons Nouméa, et qui étaient forcées de descendre

dans la crotte des trottoirs pour y ramasser les quelques louis qui devaient les empêcher de crever de faim elles et leurs enfants.

Tous les jugements du monde n'y feront rien elle a existé.

A ce sujet, qu'on nous permette un souvenir personnel. L'hiver dernier nous avions l'honneur de faire une conférence à la salle des capucines sur les choses littéraires du jour ; nous fûmes amenés naturellement par les développements du sujet à parler de Léon Cladel et de La Maudite.

Par curiosité nous voulions connaître l'opinion de ce public d'élite, délicat entre tous, un peu collet monté même mais lettré avant tout. Sur l'œuvre La maudite nous donnâmes lecture de la nouvelle sans en retrancher une syllabe et nous sommes heureux de rappeler que ce public de fins connaisseurs, sortant de sa réserve habituelle a applaudi avec chaleur la page condamnée. Nous allâmes plus loin et nous demandâmes à cette réunion choisie de casser au nom du bon goût le jugement des magistrats. Ce qui fut fait avec une unanimité prouvant que l'intelligence sait donner des leçons aux juges aveuglés par les passions politiques.

En racontant ces misères, Cladel n'a pas plus outragé les mœurs que le médecin qui constate la fièvre ne fait l'éloge de cette fièvre. Mais il fallait bien, n'est-ce pas, que la magistrature, dont nous souffrons condamnât un démocrate sincère ; à quoi servirait sans cela cette magistrature ? Elle était dans son rôle, elle y est restée

Après ? La conséquence de cette condamnation fut de faire quitter à Léon Cladel la place qu'il occupait à l'hôtel-de-ville ; il donna sa démission, qu'on lui aurait sans doute demandée.

J'ai terminé. Comme je le disais en commençant, ceci n'est pas une élude, ni une biographie, ce sont des notes jetées au hasard avec la conviction d'avoir parlé impartialement d'un des grands écrivains de notre époque; je n'avais pas d'autre but.

Au moment où l'on essaie de nous faire une République, velue de blanc, couronnée de roses, ayant la démarche déhanchée d'une courtisane et les habitudes vicieuses d'une impudique, il m'a paru intéressant de tracer à grands traits quelques étapes de la route parcourue par Cladel, qui, lui, a toujours travaillé pour cette République - que nous aurons malgré tout - aux manières populaires, mais aussi connaissant le peuple, ses besoins, ses aspirations, ses droits, ses volontés, son avenir et son bonheur.

A une époque où tant de gens sont fanatiques de la puissance, partisans acharnés du pouvoir; j'ai essayé de vous dire quelques heures laborieuses d'un homme qui a tout sacrifié à son principe ; soumettant toutes ses actions à cette grande idée de devoir qui pèse sur toute sa vie et cela pour arriver à se faire condamner pour outrages aux mœurs et à se créer une réputation de « grand sauvage ».

Que j'en voudrais de ces sauvages-là, il n'y aurait pas tant d'hommes qui se mangent entre eux. Le Montalbanais au caractère rude, au tempérament entier, a dû beaucoup souffrir. Montauban 30 mai 1882.

La revue *Le Quercy*, 1890, où Jean-Bernard [Passerieu] témoigne.

Ceci est une page de l'histoire littéraire de notre temps. Léon Cladel et Léon Gambetta furent longtemps intimes, et quand ce dernier mourut, depuis cinq ans l'auteur du *Bouscassié* ne lui avait adressé la parole, quoique jamais une discussion ne se fut produite entre eux.

Venus presque ensemble à Paris, arrivant un beau jour du midi (naturellement), l'imagination chauffée par les rayons du beau soleil du pays. Ils venaient l'un de Montauban, l'autre de Cahors. Tous deux fils de petits commerçants, ayant amassé sou à sou une fortune modeste ; le père de Gambetta était épicier et celui de Cladel bourrelier. Au collège, Gambetta avait souvent été raillé au sujet des vases de nuit et de la mélasse qu'on vendait dans la vieille boutique paternelle, et le jeune lycéen dut maintes fois user de la force de ses poings solides pour mettre à la raison ses camarades insolents. Gambetta, du reste, conserva, de toutes ces tracasseries des premières années, un souvenir amer et il ne pardonna jamais aux impertinents qui s'étaient moqué de lui dans les cours de récréation du Lycée de Cahors.

Léon Cladel connut aussi ces gamineries des collégiens de Moissac, se moquant souvent du fils du bourrelier qui, dans sa petite boutique du faubourg Villenouvelle, de Montauban, raccommo- dait les selles de leurs chevaux et les harnais de leurs écuries.

Les deux jeunes hommes se rencontrèrent au quartier latin dont Gambetta était alors le souverain incontesté, réunissant autour des tables du légendaire café Procope, une jeunesse enthousiaste qu'il avait conquise et dont une partie lui était demeurée fidèle.

Il était l'orateur écouté de la conférence Molé, cette pierre à aiguiser où il a, comme tant d'autres, affilé sa tonitruante éloquence.

Ce fut à cette époque que Gambetta amena Cladel à l'Europe de Francfort, le journal que Ganesco venait de créer. Cette feuille, fondée sans autorisation, était rédigée à Paris et imprimée à Francfort, alors ville libre, d'où elle arrivait à toute vapeur à la première heure. Les rédacteurs, que Gambetta groupa autour de lui, se nommaient Spuller, Floquet, Castagnary et Ranc ; de là, date une chanson décollée dont il est l'auteur et dont le refrain chanté sur un air de **Vieux Pont-Neuf** se termine ainsi :

Si jamais j'étais un margrave,
J'aurais un superbe castel,
Où logeraient Spuller le brave,
Castagnary, Floquet, Cladel,
Ranc !

Gambetta a été plus tard, non pas margrave, mais ce qui vaut mieux, président du Conseil des ministres, et tous ses amis sont entrés dans ce castel superbe où se trouvent des cuisiniers qui vous servent de beaux traitements : ce castel se nomme le fonctionnarisme. M. Spuller a été sous secrétaire d'Etat, M. Floquet, préfet de la Seine, Castagnary, conseiller d'Etat, Ranc, député, directeur de **la Petite République Française**.

Cladel seul, est demeuré l'écrivain indépendant qui n'a pas à ménager parce qu'il n'a pas voulu fléchir.

L'affection que se portaient Mademoiselle Massabie, tante du député de Belleville, et Rose Montastruc Cladel, mère de l'auteur des ***Va-nu-pieds***, resserra l'affection des deux jeunes gens.

Ces deux braves femmes, presque du même pays, l'une de Cahors, l'autre de Montauban, se trouvaient comme, exilées à Paris, où les avaient attirées leurs amours pour leurs deux enfants, on peut bien dire ainsi, car en ce qui concerne Melle Massabie, tout le monde sait qu'elle montra pour Gambetta un amour, vraiment maternel ; elle quitta son pays, ses habitudes, ses intérêts ses relations, pour venir soigner son petit, le *pitchou*, comme elle disait dans son langage familial.

Mme Rose Montastruc-Cladel vint après la mort de son mari vivre auprès de son fils.

Ces deux femmes portant le même costume, parlant le même patois, regrettant le même pays, enchaînées à Paris par des affections semblables, se prirent réciproquement d'une amitié étroite. Souvent, dans nos jardins publics, les promeneurs purent voir deux paysannes conversant en une langue rude, accompagnant leurs discours, de grands gestes, s'enflammant en parlant de ce Midi vers lequel elles se tournaient si souvent, qu'elles regrettaient tant, et que ni l'une ni l'autre ne devaient revoir. C'étaient la Cadurcienne et la Montalbanaise, Mlle Massabie et Rose Montastruc qui, dans leur langue maternelle si expressive, si douce à l'oreille des proscrits du terroir, se rappelaient les beaux jours où toutes deux rêvaient de vivre toujours là-bas, auprès des enfants, des *maynatgés*

qu'elles auraient voulu voir, soit notaire, soit avocat, dans la petite ville où elles avaient laissé leur bonheur.

Elles se disaient leurs projets et leurs illusions, brisés par l'obstination des deux jeune gens, à rester dans cette grande ville toujours en travail, où elles demeuraient résignées.

Gambetta lança le fameux manifeste de Belleville et fut nommé député. Cladel écrivit *la Fête votive* et, après les événements de 1870 *Crête rouge* parut en feuilleton, dans *la République Française* où Gambetta consacra, lui-même, un *premier Paris* aux Paysans de son ami le Quercynois.

Mais, peu à peu, le programme politique planté par Gambetta dans le parti républicain, ne tarda pas à être abandonné et Léon Cladel qui fut un croyant ou un naïf, comme vous voudrez, s'éloigna de celui qui désertait le labarum des premières luttes.

La tante Massabie mourut et Rose Montastruc ne vécut pas longtemps ; Cladel finit par ne plus aller chez Gambetta, qui était cependant son voisin à Sèvres ; un jour même, après le discours de Romans, les deux anciens amis se rencontrant dans un petit sentier du bois de Chaville, Gambetta redevenant le bon garçon du coin du feu, s'arrêta, tendit la main à Léon Cladel ; mais celui-ci tourna les talons et rebroussa chemin. Depuis, ils ne se sont plus revus.

PRÉFACE de *PIERRE PATIENT*

Être jeune, n'avoir dans son court passé de quatre ou cinq ans rien qui vous désigne à l'attention du public, ni scandales prémédités, ni succès précoces, n'avoir volé aucune lettre compromettante pour les gens qu'on hait, n'avoir jamais concouru aux prix de l'Académie et au moment où les plieuses brochent votre premier volume, venir planter son nom, accrocher ses idées en tête d'une œuvre écrite par un des maîtres de la littérature, un de ceux qui ont fouillé notre langue comme les ciseleurs florentins fouillaient leurs bijoux : Tel est mon cas.

Être choisi par Léon Cladel pour écrire la préface de *Pierre Patient* doit enorgueillir ou effrayer un débutant. Dût ma franchise scandaliser les bons vieux qui se prosternent devant les idoles aux pieds d'or, je déclare hardiment que la besogne ne m'effraie pas et que je me sens pousser au cœur un germe d'orgueil que je ne cherche pas à dissimuler. Oui, j'éprouve une satisfaction que j'étales avec complaisance aux yeux de ceux qui raillent les jeunes, nient la foi ardente dans la littérature et élargissent les coudes pour empêcher de passer la génération qui se lève — les Fous ! —

Ecrire cette préface est pour moi un honneur.

Cet honneur grand, je le dois à des dispositions naturelles qu'il m'agrée de me reconnaître, à ma franchise méridionale, bruyante quelquefois, brutale, vraie, sincère toujours et à un amour natif pour deux choses que les bons esprits unissent dans une même pensée : la littérature et la République. Voilà ce qui m'a valu l'amitié, l'affection indulgente et paternelle de celui qui écrivit autrefois ce volume sur la même table où d'autres, devenus célèbres, ignorés alors, ébauchaient

des discours fameux, point de départ d'étonnantes fortunes politiques servies par des circonstances extraordinaires.

Antithèse remarquable ! Ce livre date des jours où résonnèrent les premiers cris de révolte de ce grand tribun qui, après avoir été la personnification bruyante du réveil national se fit l'organisateur d'un misérable système de flouerie électorale et de mensonge public poussé jusqu'à la gredinerie parlementaire, système qui, malheureusement, a fait souche nombreuse. Depuis ce temps l'auteur de *Pierre Patient*, lui, est toujours resté égal d'opinions et de croyances, ne reculant pas d'une idée au milieu des enrichissements sans exemple tandis que d'autres descendaient à la fortune, il restait seul, refusant de suivre la pléiade dont il faisait partie et qui s'est ruée au pouvoir avec des fringales de jouissances. A l'époque où Léon Cladel écrivit *Pierre Patient*, il s'engageait à peine dans la mêlée un drapeau politique d'une main, une plume de l'autre, et nous lui devons cet hommage, c'est qu'il ne les a jamais abaissés ni devant le despotisme triomphant, ni devant la flagornerie victorieuse. A l'époque où le vent du pouvoir a fait plier l'échine à charnière de tant de contemporains, on éprouve une joie en regardant cet athlète de la probité politique et de la beauté littéraire, debout, au milieu de tant de débris, de tant d'abaissements, de tant de chutes.

C'était un soir de l'hiver dernier, chez Cladel. Je jouais à cache-cache avec ses petites filles nombreuses qui forment la charmante République en miniature de la villa d'Aigremont à Sèvres, retraite paisible de l'écrivain et où, sous les commandements d'une capricieuse de quatre ans ayant ses trois sœurs pour ministres, renversant toutes les conventions du régime parlementaire, tout le monde régnant, chacun

gouvernant, mettant fin à des interpellations incommodes par de gros baisers d'enfants, on jetait bas les ministères et les tasses de thé en pâte de Sèvres dont la fabrique est proche, on chassait le pouvoir au chant du refrain virginal :

*Nous n'irons plus au bois...
Les lauriers sont coupés.*

Léon Cladel me demanda d'écrire cette préface-ci, je le questionnai simplement par un étonné :

— Que dirais-je ?

— Ce que vous voudrez ! répondit-il.

J'acceptai sans hésiter. Cladel n'étant ni un ministre, ni un directeur de gazette à combinaisons financières, mais tout simplement un écrivain de grand talent, je pouvais par conséquent dire toute mon admiration pour l'homme et pour l'œuvre, je le pouvais à cœur ouvert, sans arrière-pensée, sans encourir de la part des bons confrères d'une boutique de l'autre rive le reproche de faire la courbette, de me baisser pour ramasser la récompense, hochet, galons ou or en barre. J'acceptai, laissant venir le jour où les nécessités d'un tirage précipité m'obligent à livrer au courant de la plume les quelques détails recueillis dans les conversations des planteurs d'idées, des vendeurs de phrases ou au coin des préfaces oubliées, et aussi fond des colonnes des vieux journaux que nous sommes un si petit nombre à consulter dans cette merveilleuse bibliothèque nationale, véritable palais des mille et une nuits, où revivent les grandes journées d'autrefois, où renaissent les angoisses disparues, où nous avons appris le respect de quelques-uns et le mépris ineffaçable de beaucoup. C'est là, dans cet amas de documents — unique trésor au monde — que nous avons vécu les luttes d'il y a vingt ans et que nous

avons compris de quelle duperie polissonne notre génération était la victime.

Quoi ! voilà ce qu'on nous avait promis et voilà ce que l'on nous donne !

A l'époque où *Pierre Patient* fut écrit³, que d'espérances pour la République ?

Au moment où l'œuvre paraît pour la première fois sous la forme du livre que de déceptions pour la France !...

Quoi, ce grand orateur roulant son éloquence tonnante dans le quartier latin, entraînant la jeunesse, excitant les hommes mûrs, ravivant les vieillards, quoi, celui qu'on compare à Danton ou mieux à Mirabeau, en qui on avait mis la confiance suprême, celui-là a fini par devenir un temporisateur vulgaire, achetant le dévouement, domptant les cœurs, énervant les courages, émasculant les plus vigoureux, chloroformant les consciences et déchirant de ses grosses mains lassées le programme hardi, autour duquel tout une génération de vaillants s'était rangée !

Quoi, cet orateur-ci, débutant à côté de l'autre avec des qualités moindres mais soutenu par les mêmes encouragements, n'a abouti qu'à l'anémie oratoire, se rattachant dans sa chute aux théories de l'empire en décadence et venant, pneumonique, débiter des fadaïses de salon d'une bouche en cul de poule empâtée par la guimauve et le jujube !

Quoi, cet écrivain fougueux qui se cabrait contre le pouvoir, qui semblait devoir tenir haut la plume redoutée du journalisme probe, s'est plié aux rôles de garçon de banque, allant chercher le mot d'ordre chez un capitaliste véreux ou chez un spéculateur taré qui se livre aux

³ En 1867

opérations de Bourse, pêchant dans le trouble causé par un *Premier-Paris* habilement exploité et fait sur commande !

Quoi, cet autre, auteur dramatique sur qui l'on avait droit de compter, s'est relégué lui-même dans le fond d'une arrière-boutique cassant les beaux vers du Poète pour s'en faire de petits jouets difformes, remplaçant les chants mâles du génie par de vieux airs de mirliton ! Pour lui, le luth n'est plus qu'une flûte en fer blanc achetée un sou sur le boulevard et sur laquelle il joua les vieux pont-neufs des pitres de la foire au pain d'épice en se donnant des poses de Dieu Olympien, quelque chose comme un moineau tenant dans ses pattes des allumettes chimiques et imitant l'aigle portant dans ses serres la foudre de Jupiter !

Quoi ! tous ceux qui jadis poussaient des cris de bataille en sont réduits à drainer les chefs-d'œuvre pour trouver une idée, une expression même qu'ils empaquettent dans une prose lourde rééditée à plusieurs éditions, et que des thuriféraires, payés à la journée, imposent aux grossiers ignorants par le jeu réglé de leurs coups d'encensoir !

De tous ces élans généreux, de ces beaux jours de luttes il reste deux ou trois combattants restés fidèles à leurs convictions premières, conservant, rivée à leur poignet solide, une plume qui ne sait pas fléchir.

Aussi comme ils ont été ridiculisés, méprisés, honnis ! comme les habiles lèvent les épaules en les voyant ! jugez donc ; des gens qui ont conservé le cœur haut et la tête ferme quand d'autres faiblissaient de l'âme et s'inclinaient du cerveau, des écrivains qui ont refusé de laisser distribuer leurs ouvrages en feuillets détachés avec les prospectus, les bulletins financiers et les réclames pour la pommade d'arlequin — quelle pitié ! — parlez-leur des faiseurs, des brocanteurs, des vidés et

des poètes hystériques pour qui la Muse n'est qu'une marionnette qu'ils attachent au bout d'une ficelle et qu'ils font danser devant le public des crevés en chantant des couplets insipides sur des airs de beuglants. Les grands sentiments, les nobles pensées, les idées généreuses, l'indépendance, le respect de la forme ! allons donc ! fadaïses et sentimentalités que tout cela ! la littérature pour eux n'est plus qu'un métier ; la poésie une réclame, et Pégase un vieux cheval fourbu à qui ils ont arraché les ailes et qu'ils font marcher au manège pendant qu'ils tournent la manivelle en sifflant de vieilles rengaines, s'accompagnant de l'orgue de barbarie ! De la pléiade des irréconciliables, voilà ce qui nous reste....

Dérision !

Léon Cladel peut être fier en regardant ce que sont devenus ceux avec qui il a débuté. Il est demeuré lui, le révolutionnaire dans le fond des idées, dans la forme des phrases, lapidaire et artiste, plantant un bonnet phrygien sur la syntaxe en criant aux diseurs de rien, aux chanteurs époumonés :

— Halte-là ! on ne passe pas !

Oh ! je comprends, il vous effraie mes mignons de couchette ; sa rudesse, sa franchise font peur à votre talent de pacotille, à votre littérature de quatre sous, à votre poésie de camelote ; que voulez-vous, il faut en prendre votre parti ! il vient toujours un moment où la sincérité littéraire triomphe de ces réputations surfaites composées de badauderie et de cabotinage.

Pendant que vous vous amusez à courir les chevaux dressés pour les jeux vulgaires et à percer les cercles de papier pour amuser la foule, il continuait son œuvre obéissant à la même pensée esthétique.

Pierre Patient fut le second roman de Léon Cladel ; il l'écrivit en plein empire à cette époque corrompue,

corruptrice, où le pouvoir essayait de bâillonner la pensée libre, d'écraser les plumes indépendantes assez osées pour abandonner l'opoponax et la poudre de riz et pour s'aventurer dans les hautes questions de la Morale et de la Sociale.

C'est l'histoire du frère cadet de Jacques Bonhomme que celle de ce vaillant ouvrier ayant lu Jean-Jacques, médité Proudhon, mélancolique, un peu raisonneur, mais toujours bon, généreux, ayant de dures réponses pour les abus de cette époque où tout est à l'avachissement, tout, depuis le haut jusqu'au milieu de l'échelle sociale ; depuis ce maréchal qui oublie dans les orgies de toute sorte et de tout sexe les assassinats qu'il a commandés au 2 décembre, depuis cet évêque libertin, sportman et viveur qui donne ses rendez-vous du haut de la chaire des Tuileries, jusqu'à ce juge de la cour suprême pourvoyeur de la souche impériale, qui, la nuit, conduit des maîtresses à l'empereur et le jour des républicains à Sainte-Pélagie ; avachissement partout, vous dis-je, parmi ce monde de la haute où les hommes sont tous paillards et les femmes, dans l'ensemble, toutes catins !

Ce *Pierre Patient* est bâti de telle sorte, Cladel lui a planté le cœur de telle façon, qu'on est obligé de se découvrir devant cette blouse portée avec tant de dignité et l'on est fier de saluer ce bourgeron pendant que la crosse, le sabre et la toge sont éclaboussés par les eaux des cuvettes du palais. Oh ! il est de race, le brave Patient, sa main est calleuse, durcie par le labeur ; mais vous la pouvez serrer sans crainte, allez, c'est celle d'un intrépide qui couve en lui un acte de héros ! Pierre dans ses longues confidences aborde la question sociale, cette conséquence inévitable, inéluctable de la Révolution française ; cette Sociale niée par les engraisés, les satisfaits et les exploités des minces salaires, mais qui

s'impose, entendez-vous, et qui fera éclater votre vieille machine, si vous la voulez comprimer davantage.

Dans ce silence de l'empire où les consciences étaient muettes, où l'on entendait seulement l'archet d'Offenbach, conduisant la bacchanale, Cladel, jeune, ardent, passionné, fait vibrer un beau jour les mots Devoir, Patrie qu'on avait désappris à prononcer depuis si longtemps, il lance ces grandes idées que le bandit avait toutes violées. L'écrivain parle de ceux qui moururent pour la Liberté à une époque où la Liberté n'est plus qu'une maritorne de bas étage couverte d'une vieille toge déchirée et portant aux flancs un sabre fourbu qui avait servi pour le crime ; il flétrit le parjure à l'heure où il est tout-puissant, où tous ceux qui veulent dominer se prostituent et où le sacrilège est triomphant, où le peuple est calomnié par les hôtes de la porcherie impériale ; alors Cladel fait redresser la tête à son héros qui dit bien en face à tous ces avachis du corps, ces délabrés de l'âme :

— Nous ne sommes ni des tigres comme vous le pensez, ni des moutons comme vous le croyez, nous sommes des hommes ! nous sommes les fils de ceux-là, qui aux grandes journées de l'épopée nationale ont fait la France respectée, glorieuse, libre !

Et, dans des parenthèses ouvertes à deux battants, il nous retrace à larges traits quelques-unes des périodes grandioses de notre révolution d'où nous venons, où nous voulons revenir ; il paraphrase ces dates fameuses, 89 et 93, ces chiffres qui flamboient au milieu de nos événements comme des phares étincelants, nous montrant le chemin des libertés et nous aidant à éviter les écueils des réactions qui se cachent. Il nous dit les mots sublimes d'amour, de fraternité à l'heure même où les soldats fusillent sans pitié, au Creusot, les ouvriers qui veulent résister aux exploités des grandes

compagnies qui leur marchandent la bouchée de pain gagnée par quatorze heures de travail dans les entrailles des montagnes de houille, dont la poussière use les poumons et la vie. Dans l'âme altière de son faubourien, Léon Cladel place les saintes haines traditionnelles du martyr contre son bourreau. Ce martyr de la grande religion, toujours vaincu par la force, repoussé par la violence, écrasé et abattu qui doit fatalement se lever à la fin, exaspéré, furieux.

Il fait de Pierre un studieux, un rêveur ; inévitablement en lui ouvrant le livre de la science il en fait un mécontent, il le crée comme il le dit lui-même « républicain d'instinct, socialiste de raison. » Comment en effet une âme droite, généreuse, ne se révolterait-elle pas en ouvrant le livre de la science sociale qui donne le bonheur pour tous tandis que nous voyons, même à l'heure actuelle, la plus grande partie, la meilleure du genre, l'ouvrier proscrit, chassé de la salle du festin où se repaît la foule des capitalistes, vrais maîtres de notre société difforme qui ne tient plus en équilibre que par l'audace et la routine, et que le premier coup d'épaule du peuple renversera de façon définitive à sa prochaine révolte, si vous poussez le peuple jusque-là !

L'auteur éclaire pourtant l'âme troublée de son héros de quelques rayons de poésies et qui tombant là mettent à jour les hautes aspirations qui se cachent dans toute âme de plébéien. De ce cœur battant sous la toile blanche, Cladel nous en fait compter les palpitations pour l'art et les joies immatérielles. Par un mélange naturel de la méditation, du rêve, de la réalité, il nous ramène dans la moralité même de son sujet quand Pierre Patient, en face de la statue de la Liberté, se demande pourquoi la fière déesse tient toujours un glaive, si ce n'est pour le plonger dans les entrailles des despotes. Il évoque alors les journées de 93 où un peuple supprime

un homme coupable, le sacrifiant au salut de la République. Terrible pensée en face même du trabucaire couronné que l'histoire surnommait sûrement le Honteux et qui régnait alors ; terrible conclusion surtout que celle qui termine le livre et où il est posé en principe que :

« Les hommes ont leurs destins ; qu'un grand acte s'accomplisse et stupéfie le monde inquiet d'être subitement délivré de certaines étreintes, que Pierre Patient exerce, aujourd'hui ou demain, ce qu'il appelle son devoir et son droit de justicier, je n'en serai nullement étonné : je m'y attends. Il est forgé le glaive rédempteur, et peut-être, ainsi que celui de Brutus, entrera-t-il jusqu'à la garde, et comme en une gaine, dans le cœur infâme de César. »

Ils durent battre de la paupière pour ne pas lire cette phrase, tous les sous-bandits tombés dans la peau de pitres qui soutenaient le gouvernement malpropre dont la France subissait les honteuses promiscuités.

Ce cri d'une conscience honnête dut certes troubler les fêtes spenriennes de tous ces jouisseurs sceptiques et corrompus jusqu'aux moelles et nous les verrons au Sénat, au Corps législatif s'ameuter contre l'œuvre, contre cette page irritée avec un acharnement de borgne, s'imaginant qu'ils vont arrêter le soleil en fermant leur œil, Josués de contrebande poussant contre ce livre des cris indignés qui s'étranglaient dans leurs gosiers séchés par la peur.

Craintes superflues, agitations vaines, le poignard de Brutus ne voulut même pas de cette victime indigne d'un héros et c'est le Fléau, aux sombres régiments, qui devait le chasser de France, en déshonorant à tout jamais le nom de cet empereur fauve !

Le roman était écrit, c'était bien ; mais écrire un ouvrage de valeur est une chose bien secondaire, à la portée de tous les hommes de talent ; le principal était de

lui faire voir le jour. Pas un libraire ne se rencontra alors pour publier cette œuvre de combat, forgée par la main tremblante de colère d'un républicain poussant son cri de révolte. Les hasards des relations amenèrent Cladel dans les bureaux de rédaction de l'*Europe de Francfort*, journal alors célèbre rédigé en France, publié en Allemagne, arrivant à toute vapeur à Paris et où un groupe d'irréconciliables, comme on disait à l'époque, tirait sur l'Empire à travers les meurtrières d'une imprimerie de la ville libre. Le directeur était le fameux Ganesco, moldo-valaque un peu aventurier, un peu individu de génie, homme politique à coup sûr et qui avait su réunir pour l'opposition une rédaction toute de jeunes qui devaient s'illustrer plus tard. Qu'il me suffise de nommer en passant Gambetta, chargé du compte rendu des Chambres ; Ranc, traitant la politique générale ; Spuller remplissait à lui seul toute la feuille les jours où l'on était à court de copie ; Floquet rendait compte des tribunaux ; Castagnary publiait ses premières chroniques d'art ; Léon Cladel rédigeait les échos littéraires sous le pseudonyme d'*Omikron*.

Qu'ils étaient jeunes ! qu'ils étaient gais, ces hommes presque imberbes, ces politiciens dont les rêves mal fixés entrevoyaient seulement une aube de liberté dont ils étaient les champions résolus, sans arrière-pensée alors et marchant le cœur sur la main, se serrant les coudes, ils menaçaient l'Empire au sortir de la brasserie en chantant quelque refrain joyeux qui faisait retentir le vieux quartier latin. C'était l'époque où Gambetta se souvenant de son origine italienne, traçait sur le coin des buvards des sonnets et des vers. Réunissant dans une pensée commune les amis du jour, il composait ce quatrain qui nous est revenu :

Si jamais j'étais un margrave,
J'aurais un superbe castel

Où logeraient Spuller le brave,
Castagnary, Floquet, Cladel,
Rrranc !...

Cela se chantait, paraît-il, sur l'air d'une scie d'atelier. Eclats de rire vite brisés, gaîtés disparues, amitiés effacées ! Tout cela s'est abîmé au milieu des luttes de la politique.

C'est à l'*Europe de Francfort* que Léon Cladel glissa *Pierre Patient*, qui parut en feuilleton avec cette annonce anonyme qui fut dictée par Gambetta lui-même à Emmanuel Durand, rédacteur du journal, et qui mourut peu de temps après phthisique à Alexandrie :

« L'Europe commence aujourd'hui un roman inédit, Pierre Patient, dû à une plume jeune et vaillante que la lutte encourage et fortifie. L'œuvre que nous publions appartient à cette école qui, sans dédaigner la forme, ne lui sacrifie pas la solidité de la pensée. Au lieu de chercher à plaire et à amuser à tout prix même au détriment de la saine morale, l'auteur croit au contraire qu'il convient de donner la préférence et le premier rang aux sentiments politiques moraux et philosophiques qui animent les personnages mis en scène.

Cette école a nos sympathies parce qu'elle est la seule vraie et qu'elle s'inspire aux pures et puissantes sources de la révolution française. »

Les dernières pages venaient d'être à peine publiées que la nouvelle de l'assassinat de Lincoln arriva en France. L'empereur voyageait à ce moment en Algérie ; content, heureux au milieu de la soldatesque qui avait érigé le brigandage et la rapine en bureaux arabes. L'impératrice était régente et partageait son temps entre la présidence du Conseil et les réunions des couturières d'où devait sortir l'invention de la crinoline.

Sitôt que le « crime » fut connu, les coquins de la clique canaille qui gouvernaient la France s'épurent,

tous tremblaient pour leur crédit, pour leurs biens, pour leurs positions et leurs traitements.

Les journaux à la solde de la grosse caisse impériale, fidèles à la tactique ordinaire, voulurent rendre les travailleurs de l'opposition solidaires avec le meurtrier du président américain. Le journal *le Pays*, qui déjà n'était pas en retard quand il fallait dénoncer un ennemi, publia deux longs articles de tête sous la signature de M. Grandguillot, où il était prouvé que PIERRE PATIENT faisait l'apologie de l'assassinat.

Voici la dénonciation :

« Cela s'écrit, cela s'imprime, cela se publie, cela est mis en circulation ; mais qu'on ne s'y méprenne pas, si ces odieuses et impies déclarations peuvent encore nous inspirer un dégoût passager, elles ne nous causent aucune inquiétude.

Nous avons trop le respect de nous-mêmes, trop la conscience de notre temps et de notre pays pour n'être pas profondément convaincu que de pareilles doctrines sont repoussées avec indignation et mépris par tous ceux qui, sans exception aucune, et à un titre quelconque, sont allés s'inscrire chez M. Bigelow (ambassadeur américain).

L'assassinat politique, crime excusable par delà l'Atlantique, n'est pas et ne pourrait être aux yeux de personne « une vertu austère » en Europe. L'assassinat n'est pas et ne sera jamais une question de latitude.

Allant plus loin, nous n'hésiterons pas à dire, qu'à notre sens, la bonne foi du journal l'Europe de Francfort, coupable d'avoir publié une pareille étude, a dû évidemment être surprise.

Nous n'en voulons pour preuve que le nom de son rédacteur en chef, M. Gregory Ganesco, qui déclare régulièrement, de mois en mois, n'avoir jamais reçu ni accepté des leçons que des Fiquelmont et des Humbold ;

M. Gregory Ganesco, en outre, est en polémique réglée et courtoise avec MM. de la Guéronnière, Emile de Girardin ; il est au mieux avec la télégraphie Havas, qui met une complaisance inimaginable à nous signaler le moindre filet de son très énigmatique journal ; ce n'est pas en pareille compagnie, on en conviendra, qu'il siérait de prêcher sincèrement et au grand jour le couteau de Ravailac, la machine infernale à la Cadoudal et à la Fieschi, la bombe à l'Orsini et le revolver à la Booth. »

Le résultat de cette dénonciation ne se fit pas longtemps attendre. Les ministres se réunirent en Conseil extraordinaire et le lendemain le *Moniteur* publiait le décret suivant :

Le ministre secrétaire d'Etat dû département de l'intérieur.

Vu le numéro de l'Europe de Francfort, en date du 4 mai 1865, lequel contient, à la première page, à la suite d'un feuilleton intitulé Pierre Patient, commençant par ces mots : « ce ne fut pas sans peine » et finissant par ceux-ci « je m'y entends. »

Considérant que l'auteur de ce feuilleton développe la théorie et fait l'apologie de l'assassinat politique.

Considérant que cet article, publié dans un journal étranger, bien qu'il soulève la réprobation publique, échappe néanmoins à la réprobation des lois pénales.

Arrête :

Article premier. — L'entrée du territoire de l'Empire est interdite au journal l'Europe de Francfort, jusqu'à nouvel ordre.

Art. 2. — Le préfet de police, chargé de la direction générale de la sûreté publique, annoncera l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris le 6 mai 1865.

LA VALETTE.

Ce décret, qui aurait bien dû être signé au masculin, ne suffisait pas ! La loi contre la presse ne punissait pas alors les délits commis à l'étranger, elle se rattrapait, il est vrai, sur les délits commis à l'intérieur. Les nobles cœurs du Sénat et du Corps législatif s'émurent ; grâce à un vote d'urgence, une loi fut proposée, votée au milieu des cris d'indignation de ces âmes chastes, de ces esprits d'une pureté sur laquelle nul n'a jamais pu se prononcer, et en face du danger que faisait courir *Pierre Patient* à la bastringue impériale, les plats votants des deux Chambres, la basse et celle qui était au-dessous, fabriquèrent en vingt-quatre heures une loi qui poursuivait la pensée de l'écrivain, même au delà de la frontière et frappait de nombreux mois de prison, de pesantes amendes, l'auteur assez inexpérimenté pour dire tout haut, même l'étranger, sa façon de penser sur la décomposition morale dont le pouvoir, la cour et les courtisans donnaient le triste exemple. On supprima donc le journal et la prose du romancier fut mise à l'index. Alors il rima ; celui qui venait d'exciter les hommes contre un empereur, émut leur pitié pour un âne.

.....(Jean Bernard donne le poème)...

Quelque dix-huit ans après, un grand poète de la langue d'Oc, Auguste Fourès, qui ne le cède en rien au félibre de Provence, Frédéric Mistral, et qui, loin d'être clérical et monarchiste, comme le solitaire de Maillane, est républicain radical, voire intransigeant, Auguste Fourès, le troubadour du Lauraguais, interpréta merveilleusement ces quatorze vers écrits en langue d'Oïl :

.....(Jean Bernard donne la traduction).....

Mais revenons aux sénateurs et députés du Batave. Depuis qu'ils avaient supprimé l'*Europe de Francfort*, personne n'avait relu l'œuvre de l'écrivain Montalbanais. Hormis pourtant les lecteurs de LA RIVE GAUCHE que Rogeard, expulsé de France, continuait à publier à Bruxelles, l'auteur des *Propos de Labienus* s'était empressé, après la suppression de l'*Europe*, de demander à Cladel l'autorisation de publier dans la feuille proscrite le roman qui avait troublé la sérénité du pseudo-Bonaparte. Récemment enfin un journal de tout jeunes gens eut l'idée excellente, il y a quelques mois, d'aller demander à Cladel la permission de publier en feuilleton l'ouvrage maudit par les puritains de l'empire, ils furent devancés par l'auteur des *Va Nu-Pieds*, de *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs* et de *N'a-Qu'un-Ceil* qui leur écrivit la lettre suivante, laquelle parut dans la NOUVELLE RIVE GAUCHE.

« Nous recevons de notre éminent confrère Léon Cladel le cordial encouragement que voici :

« *Chers confrères,*

Votre Nouvelle Rive gauche me rappelle ma jeunesse et les temps de bravoure où l'on courait sus à l'Empire, tambours battant, clairons sonnante, et la plume croisée comme une baïonnette. Avez-vous une collection de l'ancienne Rive gauche où je fis presque mes premières armes ? Si oui, reproduisez donc Pierre Patient que je n'ai jamais publié en librairie en France ni en Belgique, ni ailleurs. Vous avez d'ores et déjà mon autorisation pleine et entière. Bonne chance, mes jeunes amis, et bien à Vous ! Léon CLADEL. Sèvres, décembre 1882. »

Du journal au livre, il n'y a qu'un pas et le livre paraît aujourd'hui en volume avec ses inexpériences de jeunesse, sans retouches, mais aussi avec cette foi ardente dans la République, cet amour inébranlable pour la grande Marianne démocratique et sociale. L'auteur n'a

pas eu une ligne à retrancher, pas une idée à cacher, pas une déclaration à atténuer, et le livre date de vingt ans.

Quel exemple ! Quelle leçon !

Pierre Patient est plus qu'un livre de combat ; il répond de façon victorieuse à ceux qui ont voulu voir dans Cladel seulement l'auteur du *Bouscassié*, et de *La Fête votive de Saint-Bartholomé Porte-Glaive*, le peintre si sûr des mœurs des paysans de l'Empire, lui refusant le droit de s'aventurer avec réussite dans le monde plus vaste de la psychologie, oubliant trop qu'un autre écrivain, Charles Baudelaire, avait écrit, en tête des *Martyrs Ridicules*, le premier roman de Cladel, ces lignes :

« *La pénétration psychologique de M. Cladel est très grande, c'est là sa forte qualité ; son art minutieux et brutal, turbulent et enfiévré, se restreindra plus tard dans une forme plus sévère et plus froide qui mettra ses qualités morales en plus vive lumière, plus à nu.* »

Le critique amer, Louis Veuillot, de son côté, dans un *Premier-Paris*, reproduit en tête de LA FÊTE VOTIVE DE SAINT-BARTHOLOMÉE PORTE-GLAIVE avait dit d'autre part :

« *Un écrivain, M. Léon Cladel, nous le dépeint (le paysan) par des traits que La Bruyère pourrait avouer et même envier, car ils vont plus au fond. M. Duruy a décoré beaucoup de gens de lettres qui n'écriront jamais de pareilles pages.* »

Il répond entre autres à tout un article de Barbey d'Aurevilly, ce maître éreinteur qui a consacré une étude admirablement injuste à Léon Cladel où celui-ci est porté au pinacle, dépouillé de quelques-unes des qualités maîtresses dont il a pourtant le droit d'être si fier.

.....(Jean Bernard donne l'article).....

Au milieu de toutes les choquantes contradictions qui ont glissé à travers ce style miroitant, il en est une seulement que je veux relever aujourd'hui.

M. Barbey d'Aureville accuse Cladel de ne pas aimer Paris. Halte-là ! ne pas aimer Paris c'est ne pas aimer le peuple. Il faut que nous nous entendions.

De quel Paris voulez-vous parler ?

Est-ce par hasard de ce ramassis d'élégants qui portent le col droit et le cœur à l'envers ? dont l'esprit se trémousse sur le boulevard entre Montmartre et l'Opéra ? Parlez-vous de ces vicieux et de ces viciés qui jettent leur existence dans les vaisselles plates des cabinets de restaurants en vogue, de ces gandins qui battent les cabarets à la mode, de ces *paours* en habit noir, de ces ruffians de haut ton dont la conscience est vendue au premier gremlin venu assez riche où assez habile pour enchaîner toute cette canaille élégante ?

Parlez-vous de ces gens d'esprit insupportables, de ces amuseurs blasés qui, dès leurs vingt ans, ont usé leurs bottines sur le macadam, qui s'imaginent de bonne foi que le monde commence aux Variétés et finit au Grand-Hôtel ?

Voulez-vous dire que Paris n'existe que par ces pontifes du col-cassé toujours grisés par les bons mots ramassés à la deuxième page des journaux et par le champagne du Helder ? Parlez-vous de ces esprits fins, partageurs de cheveux en quatre, qui se prennent aux miches pour savoir si une catin à la mode a couché avec le duc de X... ou le baron de Z... ? qui tiennent des congrès pour décider la largeur des cravates et la longueur des pantalons ?

Pour vous, Paris se borne-t-il à ces rieurs quand même, à ces sceptiques qui ont une borne dans le crâne et un bloc de glace dans le cœur, qui ne connaissent

aucun des grands, des nobles et virils sentiments qui agitent la foule ?

Si c'est là votre Paris ; oh ! certes, oui, Cladel doit le haïr et nous le haïssons avec lui.

Mais au contraire si vous voulez dire que l'auteur de *Crête-Rouge* et des *Petits Cahiers* où bat la fibre populaire hait le Paris des prolétaires, des dévouements ignorés et des héros martyrs, vous commettez plus qu'une erreur, mais un véritable blasphème en affirmant cela. Ne pas aimer Paris, lui, mais ouvrez donc ses livres et cet amour vous sautera aux yeux à chaque page !

Pour lui, pour nous tous, les amants de la Sociale, Paris est la ville des élans sublimes, des résistances acharnées au despotisme et aux crimes d'Etat ; c'est la ville superbe d'où s'échappe la Liberté toujours enchaînée par les réactions, toujours reconquise par le dévouement admirable de la plèbe dont nous sommes, d'où nous venons et que nous ne renions pas. Paris, mais c'est notre foi, c'est le flambeau qui doit éclairer le monde, vers qui nous tournons nos regards, en qui nous plaçons nos dernières espérances et où se maintient depuis un siècle, vivace, le génie de la liberté. C'est la ville gigantesque qui a si souvent arboré au milieu des barricades le drapeau des revendications populaires et qui a crié à la face de tous les despotismes cette devise fière :

« Vaincre ou mourir ! »

Paris, c'est la ville qui gronde sans cesse contre la tyrannie et qui bondit si souvent contre les tyrans, déchirant aujourd'hui un Capet, demain chassant un d'Orléans ; toujours au guet, prestigieuse sentinelle de la République. Et ce Paris là, entendez-vous, nous l'aimons de toute notre âme, nous nous inclinons bien bas devant lui, nous lui appartenons de tout cœur et de tout sang.

C'est pour lui que nous travaillons, parce que nous voulons lui donner une littérature saine, virile et forte qui soit digne de sa grandeur et des générations qui viennent. Nous ne voulons pas, sachez le bien, une phalange littéraire composée d'écrivains ayant du lait dans les artères ; il nous faut des batailleurs avec du sang chaud dans les veines. Nous avons assez de ces patelins qui jonglent avec les mots sans avoir jamais remué une idée. Nous sommes fatigués de tous ces bellâtres qui débitent des mièvreries, de tous ces acrobates qui jouent avec les rimes en sifflant sur le luth ou le fifre l'air à la mode du beuglant voisin.

L'heure est enfin venue de mettre à notre tête non plus des pusillanimes et des châtrés qui ne se couchent qu'avec des bonnets de coton et qui en se levant cherchent leur gilet de flanelle ; non, non, qu'ils viennent à nous les forts et les mâles qui vont la tête haute, la poitrine nue au grand soleil !

Qu'on nous délivre de ces poètes de rencontre qui se contentent de louer des airs aimables quand passent des régiments. Mais qu'ils viennent à nous les jeunes aux robustes poumons, qu'ils sonnent bien haut et bien fort la diane du réveil, qu'ils marchent à notre tête, que durant le combat ils soient au milieu de nous et qu'après la bataille ils nous rallient autour de l'étendard aimé par leur refrain aux accents solides. Notre époque est une époque de combat, il nous faut des lutteurs.

Nous voulons des athlètes et non des agréables joueurs de mirlitons ! il ne nous faut pas des jocrisses, mais des Ompdrailles !

Voilà pourquoi nous nous sommes rangés autour du drapeau levé haut et ferme par Léon Cladel qui a affirmé notre foi commune dès les premières feuilles de *Pierre Patient*. Voilà pourquoi nous le suivons !

Nous le suivons parce qu'il est de ceux qui vont de l'avant d'un pied ferme et sûr, parce qu'il nous paraît frapper juste de la plume dans l'évolution qui entraîne la littérature contemporaine.

On peut le dire sans crainte d'être démenti ; tel peuple telle littérature, chaque peuple, chaque nation, chaque époque a la sienne, bien caractérisée, bien tassée, d'un genre différent, suivant les mœurs, les lois et les institutions ; et cette influence de la littérature se fait surtout sentir non pas sur le présent, mais sur l'avenir ; elle s'empare de la jeunesse, la façonne, la pétrit et nous donne des hommes formés sur le modèle des enfants : l'homme n'est, en effet, qu'un enfant grossi dans ses proportions physiques et psychiques ; c'est ainsi que la Révolution nous a laissé des soldats, la monarchie légitime des capucins, le gouvernement de juillet des agioteurs et l'empire des femelles en frac. La troisième république doit donner des citoyens à la France, et le soin de les former appartient aux littérateurs. L'œuvre est immense, elle est glorieuse. Tout est à refaire.

Nos pères ont eu la littérature qu'ils méritaient ; nous devons à ceux qui arrivent des livres qui soient dignes des honnêtes, des purs et des braves. Tenant compte des métamorphoses nouvelles, du fracas qui nous entoure, des grands phénomènes du siècle, la République ne peut pas avoir la même littérature que l'Empire, c'est là une vérité à la La Palisse. Tandis que l'empire a produit une littérature frelatée, imprégnée d'oppoanax, saupoudrée de poudre de riz, célébrant les catins du trottoir et les catins politiques, soutenant les polissonneries et les canailleries des bandits et des escrocs qui escaladaient le pouvoir, la République se doit à elle-même d'engendrer une littérature plus digne.

La République veut une littérature forte, vivante, fière, honnête, audacieuse.

Le branle est donné et au moment où la Démocratie est établie, il s'opère, sans que le gros public s'en doute, une formidable révolution littéraire, plus puissante et tout aussi importante que celle de 1830.

Le monde des lettres est envahi par une foule de médiocrités, d'importuns, de fâcheux, de déclassés, de nullités, de cerveaux creux que le flot qui monte ne peut manquer d'emporter, de rejeter dans l'oubli.

Nous marchons à grands pas vers un 93 de l'intelligence.

Le champ de la bataille littéraire verra bientôt de beaux combats. Des engagements particuliers ont déjà eu lieu et jusqu'ici la victoire est restée aux oseurs.

D'un côté l'avenir, de l'autre le passé. D'un côté les écrivains qui veulent rester stationnaires, enrayer le progrès, de l'autre ceux qui veulent aller de l'avant, en s'écriant toujours : « De mieux en mieux ! »

La mêlée est commencée, nous nous sommes joints aux jeunes, aux aventureux, par tempérament et par principes, aimant à nous trouver à l'avant-garde.

Non, certes, que nous fassions fi des anciens... Non. — Nous admirons comme ils le méritent les chefs-d'œuvre de nos devanciers. Mais autre temps, autres mœurs, autre littérature ! Nous ne sommes même pas effrayé par les œuvres d'une brutalité voulue ; malgré certaines pages regrettables ; nous sommes assez forts et assez grands garçons, Dieu merci ! pour supporter la lecture des œuvres vigoureuses et vraies. Nous n'avons nulle envie de retourner aux contes de fées, aux grisettes poitrinaires, aux cocottes angéliques ! mais nous ne voulons pas qu'on nous traîne dans les ruisseaux et dans l'ordure. Qu'on décrive le laid quand le laid se rencontre sur la route, il n'y a pas d'inconvénient ! Mais par grâce ! qu'on ne se complaise pas dans la description du sale et du polisson. Surtout, qu'on n'essaie pas de transformer

l'égout ou l'amphithéâtre en chaire de rhétorique. La place d'une littérature vraiment honnête, vraiment républicaine, n'est pas plus dans le ruisseau que dans les buanderies, pas plus dans les antichambres des parvenus que dans les boudoirs des pourvoyeuses.

Nous avons une belle œuvre à accomplir.

Donnons à la génération qui se lève un sentiment de force morale dont elle aura besoin pour la grande besogne que nous désirons lui confier ; les hommes de demain seront des pionniers que nous voulons pousser eu avant, armons-les pour la lutte qui se prépare et d'où ils doivent sortir vainqueurs si nous devons garder notre suprématie de l'esprit ; pétrissons leur cœur de chair pure et de sang chaud et semons dans leurs âmes ces germes de l'idéal sans lesquels il n'est pas de véritables grandeurs, de progrès durables ; à l'heure où nous renversons les religions, derniers lambeaux du paganisme, à l'heure où nous avons à nous mouvoir dans la mêlée sociale, au milieu des poussières des réactions qui croulent, plantons l'étoile poétique de l'idéal sur le chemin où passeront les soldats de la liberté, intrépides défenseurs des principes sociaux qui doivent régénérer ou entraîner dans leur chute le vieux monde qui s'agite.

La génération qui s'en va a les reins brisés, les muscles cassés, préparons pour la génération qui arrive cette sève féconde, cette moelle incorruptible, solide, qui fait les mâles et les forts.

J'ai fini.

Pierre Patient est un livre de combat ; c'est une œuvre littéraire écrite par un artiste, par un lutteur, il fallait affirmer ce double caractère de virilité et d'esthétique, dire les sentiments de révolte qu'elle inspire non pour exciter les sifflets ou mendier les bravos, mais pour affirmer une fois de plus notre confiance dans la

littérature honnête, robuste, et crier bien haut notre foi dans la révolution sociale que nous ne séparons pas de la révolution littéraire ; il fallait enfin, en entrant dans les rangs, donner notre mot de passe, comme le soldat qui répond à l'appel un matin de bataille.

Maintenant à l'assaut !...

Et vous, mon cher Léon Cladel, vétéran qui ne savez pas vieillir, donnez-nous au plus tôt votre *Paris en Travail*,⁴ qui sera pour nous tous un nouveau point de ralliement !

JEAN-BERNARD

Montmartre, 24 mai 1883

⁴ Ce livre tant attendu ne sera jamais publié et le manuscrit en a été perdu à ce jour. Un extrait a semble-t-il été publié dans la revue l'Ermitage peu après la mort de l'écrivain.

La Dépêche 26 juin 1935 Brouilles toulousaines

La ville de Montauban vient de célébrer le centième anniversaire de la naissance de Léon Cladel, un grand styliste né en 1835 dans le quartier Bonne-Nouvelle et qui a laissé une vingtaine *de* volumes dont au moins quatre chef d'œuvres : « Ompdrailles » (le Tombeau des lutteurs) « Celui de *la Croix aux Bœufs* », « La Fête votive de Saint Bartholomée-Porte-Glaive » « Le Bouscassié » où les paysans du Quercy sont dépeints de magnifique façon. Comme disait le royaliste Barbey d'Aurevilly : « Ce sont des eaux-fortes et jamais on ne fera mieux. ». L'auteur du Prêtre marié ajoutait : « Quel dommage que ce grand artiste des lettres soit un jacobin écarlate parmi les plus rouges ».

Les Montalbanais, qui si longtemps oublièrent et méconnurent leur compagnon, lui ont rendu une tardive justice. « La Dépêche » il y a quelques jours, parlait de cette belle journée de fête où on *a* couvert de fleurs le buste de Léon Cladel dû au ciseau du grand sculpteur montalbanais Bourdelle et au *banquet du soir*, le sénateur Roger Delthil a dit en termes éloquents *ce* qu'il faut *penser de ce caractère* si ferme, si fidèle aux idées avancées de sa jeunesse. Pendant qu'il y était Delthil aurait pu ajouter que pour une ville le meilleur moyen d'honorer ses enfants, c'est de placer toutes leurs œuvres dans la bibliothèque municipale et celles de Léon Cladel ne sont pas à la place qu'elles devraient occuper. Il y a quelques volumes dépareillés mais non l'œuvre complète. Il est, du reste facile de réparer cet oubli.

Un autre oubli des organisateurs de la fête a été de ne pas inviter à cette glorification posthume une demi-douzaine de Toulousains encore vivants qui avaient été parmi les amis intimes de Léon Cladel, qui aimait Toulouse dont à maintes reprises il fit un éloge mérité. Il se souvenait et le rappelait volontiers que ses études terminées au lycée de Montauban, son père le bourrelier, ayant réalisé quelques économies, l'envoya faire son droit à Toulouse, ayant le désir de le voir devenir, non pas avocat, « les paroles ne nourrissent pas leur homme ». disait-il, mais avoué ou notaire.

— ça c'est du solide, répétait le bon homme à son rejeton ; on épouse quelque riche donzelle du pays et on fait souche de bourgeois cossus,

Le jeune Léon Cladel devait tromper ces espérances ; après deux ans de droit, il partit pour Paris où la littérature le prit et il négligea de passer sa licence en droit.

Sur les bancs de la Faculté de Toulouse, il eut pour camarade un Bordelais, venu tout jeune dans la cité palladienne, nommé Catulle Mendès, poète précoce qui à dix-huit ans, fit jouer au théâtre du Capitole pour les bénéfices d'un acteur interprétant alors les rôles de jeunes premiers et qui devait terminer sa carrière au Théâtre des Variétés dans les pères nobles une pièce qui s'appelait « les Jarretières de ma femme », titre assez léger. L'acteur au bénéfice de qui on donnait la pièce se nommait Henri.

Plus tard Catulle Mendès, venu lui aussi à Paris, pour être poète, vendit cette comédie en un acte à Avenel, le fondateur de « l'Annuaire de la Presse. »

« Je la lui vendis 100 francs me racontait plus tard Catulle Mendès et ce brave Avenel, qui n'était pas un méchant homme mais aimait bien le travail tout fait,

changea le titre, apposa sa signature et on joua la pièce à droite et à gauche. Il n'avait pas fait une mauvaise affaire. »

Léon Cladel était au premier rang de ceux qui applaudirent les « Jarretières de ma Femme » au Théâtre du Capitole, il était là avec ses amis qui devaient faire leur carrière, notamment deux Montalbanais qui venaient d'achever leur droit : Manau et Adrien Hébrard. Manau qui finit procureur général à la Cour de cassation et s'illustra par son courage et son attitude dans l'Affaire Dreyfus, luttant envers et contre tous pour la justice violée. Adrien Hébrard qui, après avoir sans succès essayé de plaider au barreau de Montauban, partit lui aussi, pour Paris où il entra au « Temps » dont il devait devenir le directeur. Quelles pages curieuses il y aura à écrire quand nous rappellerons avec des lettres inédites que nous possédons ces premières années de Paris...

A Paris, où Léon Cladel vint à son tour, il se lia avec Gambetta. un méridional de Cahors, les deux jeunes gens sympathisèrent fort, ayant tous les deux des idées très avancées. Gambetta était non seulement un grand orateur mais il aimait écrire des vers, c'était son violon d'Ingres.

A cette époque il avait composé, une chanson assez péniblement dont, seul, le refrain a été conservé :

Si jamais j'étais un margrave,
J'aurais un superbe castel
Où logeraient Spuller, le brave
Castagnary, Ranc, Léon Cladel,

Gambetta avait réuni là les noms de ses principaux amis.

L'amitié entre le Cadurcien et le Montalbanais dura jusqu'au lendemain de la guerre de 1870, Léon Cladel publie même dans « la République française » un roman où il magnifiait le rôle de Gambetta au lendemain du 4 Septembre, sous le nom de « Crète Rouge ». Mais quand Gambetta se sépara des idées radicales, Léon Cladel toujours jacobin écarlate comme l'avait désigné Barbey D'Aurevilly, rompit avec ce compagnon des premières années, devenu tout puissant et auréolé de gloire.

La rupture eut lieu dans les bois d Sèvres. Les deux hommes qui ne se voyaient plus, s'étaient rencontrés par hasard, Léon Gambetta, qui était d'une nature cordiale, alla vers son vieux camarade du Quartier Latin, les mains tendues :

- Et on ne se voit plus grand sauvage.

- Sauvage peut-être répondit Léon Cladel, mais si j'ai beaucoup aimé le vaillant lutteur du procès Baudin, le héros admirable de la défense nationale, je ne connais plus le lion apprivoisé à qui on a rogné les ongles, je ne reconnais plus celui qui est en train de chausser les « souliers à talon rouge » de Barras. Adieu.

Il lui tourna le dos, continua sa promenade. Ils ne se revirent plus.

Léon Cladel exagérait tout de même un peu.

C'est parce qu'il était fidèle aux idées de sa jeunesse que le célèbre écrivain avait conservé une sorte de culte pour Toulouse où, il le rappelait volontiers, il avait passé les deux meilleures années de sa vie. Quand on publia le « Voyage dans le Midi de la France » de Stendhal, où Toulouse est assez et très injustement malmenée, Léon Cladel écrivit un article de protestation alors que personne ne s'élevait contre ces méchancetés posthumes consignées par un homme supérieur mais d'esprit chagrin et qui s'irritait de peu.

« Et quoi, s'écriait Léon Cladel, Stendhal oubliant son génie n'a pas su comprendre la grande cité et devons nous lui préférer Charles X qui, dans son voyage dans le Midi, alors qu'il n'était encore que le duc d'Artois, écrivait : « Je voudrais que Paris s'élevât aux bords de la Garonne, dans les belles et heureuses contrées où l'on vénère ensemble et son roi et son Dieu »

Et Cladel ajoutait :

« Il y a longtemps que nous ne vénérons plus le roi et nous ne croyons guère en Dieu, mais nous retenons néanmoins cet hommage du futur Charles X pour ce pays que est le nôtre et que nous ne cessons d'aimer. »

Nous pouvons bien dire que toute sa vie Léon Cladel conserva ces sentiments de profonde reconnaissance et qu'en 1888 il eut le grand plaisir de réaliser un désir caressé depuis longtemps, celui de passer huit jours dans la ville « tant poulido » où il avait été si heureux à sa dix-huitième année.

Il avait été témoin d'un de ses bons amis qui le 4 janvier s'était marié à Bagnères de Luchon. Au retour, il s'arrêta à Toulouse, où il logea 8 rue Baronie et visita la vieille ville ; il voulut monter à la Colonne du 10 avril où, en 1853, on faisait de si bonnes parties avec les grisettes de l'époque. Accompagné de quelques toulousains, il grimpa sur les coteaux de Pech-David où il fredonna la vieille chanson gaillarde qu'on chantait dans sa jeunesse !

Anguen toutis à Pourbillo
Bisita aquel grand port de mar
La balouchans y fan la vido
Las grisetos marchon en grand.
Darrié le porto dé la gleizo
Es penchat un engragnerou

.....

- C'est canaille disait-il mais comme c'est plein de sel ; Rabelais n'eut pas mieux fait.

Les lettrés toulousains lui firent d'ailleurs un accueil empressé et comme il manifestait le désir d'entendre les « Huguenots » qu'il avait vu jouer quand il était étudiant, le baryton Deirat, alors directeur du théâtre du Capitole, bouscula l'ordre de ses spectacles et remit en quarante-huit heures la pièce à la scène et Léon Cladel déclara :

« Jamais on n'a aussi bien chanté ce quatrième acte à l'Opéra de Paris ; et si l'on veut vraiment éprouver une grande émotion d'art, il faut venir au théâtre du Capitole. » Il était sincère et beaucoup sont de ces avis.

Jean-Bernard

qu'avait été Eugène Razoua. Mais, quand les discours sont terminés, le prêtre se recueille et penché sur la tombe encore ouverte, il dit les prières des morts.

Jules Kinceler, Eugène Razoua la vie fut souvent cruelle pour vous ; mais vous avez la gloire d'appartenir à cette phalange de vieux démocrates dont le souvenir faisait dire à Henri Rochefort, dans une boutade célèbre : « La Commune est le seul gouvernement honnête que la France ait jamais eu. » Dans ce jugement sommaire, il entre sans doute une grande part d'exagération, mais, ainsi que l'écrit Lucien Descaves « qu'on le veuille ou non, la Commune est entrée dans l'histoire par ce portique de lumière », par cette auréole de gloire qui surent rester pauvres et fidèles à leurs convictions.

La mort de Jacques Râtas, expirant sur la croix pour la défense de ses idées révolutionnaires, a la valeur d'un symbole. Jacques Râtas n'est-ce pas l'image de tous ces héros qui soutinrent le bon combat pour la défense de leur idéal ? Jacques Râtas, le crucifié quercynol, n'est-ce pas Cladel lui-même qu'un de ses contemporains, Alfred Le Petit, avait caricaturé sous les traits d'un Christ, ploquant sous le faix de sa croix ? N'est-ce pas Cladel lui-même, mourant pauvre dans sa retraite de Sèvres, après avoir mené toute sa vie un combat acharné pour la défense des idées de justice auxquelles il avait juré tout jeune un indéfectible attachement ?

Edmond CAMPAGNAC



Cladel-Delthil-Moissac

Présentation des liens Cladel-Delthil

Léon Cladel et Camille Delthil furent dans la même classe au collège de Moissac à la rentrée 1848-1849. Rentrée particulière si l'on en croit Léon puisqu'il avait été renvoyé du collège précédent à Montauban, pour avoir sonné les cloches de joie en apprenant la Révolution de Février !

Il est donc émouvant de feuilleter le cahier de devoirs de Cladel qui est aux archives départementales du TetG (17 J 1). Il s'agit de devoirs de latin et de grec mais le cahier est agrémenté de quelques dessins dont il est impossible de dire l'auteur.

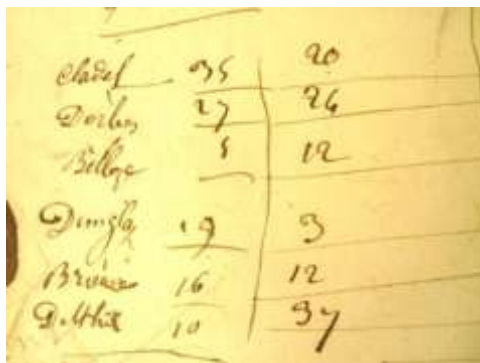
Le passage le plus amusant se trouve en dernière page quand on découvre un tableau qui semble être un relevé de notes d'enfants de la classe où le premier de la liste est Cladel et le dernier Delthil, l'un se défendant très bien pour le thème latin et l'autre pour la version. Ils se complétaient à merveille semble-t-il.

Aujourd'hui, dans la géographie de Moissac les deux hommes se donnent la main autour d'un hôpital que la population tente de défendre. La grande entrée sur trouve sur le boulevard Delthil et les urgences sur la rue Léon Cladel.

Un poème ouvre le cahier mais un poème écrit bien plus tard.

Toute l'Europe est sous les armes
C'est le dernier râle des rois
Soldats, no soyons pas gendarmes

Soutenons le peuple et ses droits
les républiques nos voisines
Que les Alpes soient des collines
pour nos chevaux et nos canons (bis)
aux armes (bis) et courons aux frontières
qu'on ette au bout de nos fusils
les oppresseurs de nos pays
les Changarnier, le (?)
les peuples sont pour nous des frères
des frères, des frères
et les tyrans des ennemis.



A handwritten table on aged paper with horizontal lines. The table has two columns and six rows. The first column contains names, and the second column contains numbers. A vertical line separates the two columns. The numbers in the second column are 20, 26, 12, 3, 12, and 37. The names in the first column are Châtel, Dorian, Bille, Duménil, Brissot, and G. Lhu.

Châtel	25	20
Dorian	27	26
Bille	8	12
Duménil	19	3
Brissot	16	12
G. Lhu	10	37

Léon Cladel : Souvenirs

Je l'avais connu au collège de Moissac.

C'est à Paris, au bal du *Prado*, un soir d'hiver, que nous nous retrouvâmes.

Cladel était déjà un jeune homme lancé. Coquet d'allures, avec des pantalons de couleur claire et des gilets mirobolants. Il avait de sérieuses prétentions à l'élégance et se fût fait scrupule de paraître en public sans avoir sa longue chevelure correctement calamistrée, comme il eût écrit aujourd'hui. Il menait, en ce temps-là, une vie toute de farniente, se levant tard, se couchant plus tard encore. La bohème l'attirait, et il se complut assez longuement en ce charmant pays latin, la chanson de son ami Laroche sur les lèvres :

Les bois sont verts, les lilas sont en fleurs.

Son début littéraire fut un éloge de l'acteur Salvini, *l'Othello* fort à la mode, vers 1857, au théâtre de la place Ventadour.

Cet article, à l'emporte-pièce, parut dans un petit journal dirigé par un certain Balech de Lagarde, que nous avons connu à Montauban, et qui se faisait, dans le *Courrier de Tarn-et-Garonne*, le protecteur aimable de nos jeunes élucubrations.

Dès lors, Cladel fréquenta le *Belge*, et ce café *Racine qui vit* s'esbaudir tant de gais compagnons qui eurent des célébrités aussi diverses qu'éphémères : Amédée, Rolland, Hardy, Charles Bataille, du Boys et le montalbanais Louis Goudal.

Il connut aussi la *Brasserie des Martyrs*, et le bon Dinochau ; mais bientôt Cladel changea brusquement de

manière de vivre. Le bohème devint un travailleur acharné, nuit et jour pâlisant sur les livres, rattrapant, je ne dirai pas le temps perdu, rien n'est jamais complètement perdu pour l'observateur, mais le temps dépensé à connaître la vie.

Ses premiers maîtres furent deux raffinés Charles Beaudelaire et Barbey d'Aurevilly. A l'école de ces artistes délicats et sévères il gagna cet amour du travaillé et du fini qui ne l'a plus quitté et qui a fait de lui un des premiers ouvriers littéraires de notre temps. Les *Martyrs Ridicules*, parus en 1862 chez Poulet-Malassis, avec une préface de l'auteur des *Fleurs du mal*, mirent le jeune écrivain en vue.

C'est alors qu'il rencontra *l'Europe de Francfort*, que dirigeait le moldo-valaque Grégory Ganesco. Là, il connut toute la bohème du jour, les grands hommes politiques de la République future.

A *l'Europe* Gambetta faisait le compte-rendu des Chambres ; Castagnary, qui est tort conseiller d'Etat, la critique d'art ; Ranc et Spuller taillaient les entrefilets politiques, et Cladel, sous le pseudonymes *d'Omicron*, rédigeait les échos littéraires. C'est dans le journal de Ganesco que Cladel publia *Pierre Patient*. Le dernier feuilleton de ce roman socialiste fut un coup de foudre qui renversa *l'Europe de Francfort* et faillit tuer Cladel lui-même. Par un hasard heureux, la loi avait oublié de frapper l'écrivain qui publiait son œuvre à l'étranger. Mais à partir de ce jour la littérature de Cladel fut mise sans pitié à l'index.

C'est alors que Cladel revint à Lalande, sur ces bords du Lembous, où l'attendaient les Muses champêtres et la renommée. C'est à Lalande qu'il écrivit le *Bouscassié*.

Le *Bouscassié* ! il y a quelque trente ans déjà que parut ce roman, qui a fait la réputation littéraire de son auteur.

Trente ans ! il a coulé de l'eau sous le pont du Lembous depuis cette époque. Et pourtant il me semble que la chose est d'hier. Je me vois encore dans cette modeste chambre du moulin de Lalande, accoudé sur la table de chêne à moitié couverte de feuilles de papier d'inégales grandeurs, raturées, maculées, en face de mon ami, lisant, de sa voix pénétrante, ce premier jet de composition tout imprégné de grâces naturelles, tout parfumé de senteurs agrestes, où la nature entière semblait sourire et palpiter sous l'étreinte passionnée du poète son amoureux.

Par la grande fenêtre ouverte, c'était en la saison estivale, montaient le roucoulement des pigeons, le gloussement des poules, le piaillage des moineaux goulus, mêlés aux grognements du porc dans l'étable, cependant que le moulin poussait ses *rons rons* étouffés, berçant la maison dans le tournoiement rapide de ses meules. Et les larmes me venaient aux yeux, tandis que dans ce cadre rustique le poète racontait l'histoire naïve que ces deux amants qui s'aimaient d'un amour bon comme le pain.

Inot ! Janille ! le passeur Rouma ! la crête des chênes ! ô paysans ! ô paysages ! vous vous emparâtes de mon esprit et de mon cœur, à ce point que je me levai tout ému et pressant la main de mon ami, moi si peu expansif d'ordinaire, je m'écriai : « Ah ! c'est un chef d'œuvre que tu nous as fait là ! »

Depuis, le *Boussassié* a été retouché, refondu, peigné, brossé, embelli ; bien des détails ont été brodés de main de maître sur le canevas primitif ; le style a gagné en beauté, en solidité, mais rien de tout cela n'a pu me faire oublier la simplicité touchante de la conception première. Aussi la lecture du *Boussassié*, au moulin de Lalande, est-elle restée comme un des meilleurs souvenirs de ces années lointaines où je passais, l'été, de

si bonnes journées, en d'interminables causeries, assis dans les bois avec mon ami Cladel.

Mais qu'ils sont loin ces souvenirs !

Les volumes ont succédé aux volumes : *Celui de la Croix-aux-boeufs (1878)*, *Ompdrailles*, le *Tombeau des Lutteurs (1882)*, *Crête-Rouge (1880)*, dont nous écrivîmes la préface, *N'a-qu'un-œil*, et tant d'autres publications superbes ont placé Cladel au rang des illustrations littéraires de la fin du XIXe siècle.

Léon Cladel habitait, à Sèvres, une petite maison, que connaissaient bien les jeunes littérateurs, heureux de venir écouter la parole du maître. Il vivait là comme un patriarche, bien qu'encore dans la force de l'âge, auprès d'une femme intelligente et bonne, au milieu d'une poussée d'enfants souriants et beaux.

Sa ménagerie domestique était célèbre, et les familiers se montraient pleins de respect pour les chiens, les chats, les lapins, les canards et les coqs du logis.

C'est là, que travaillait, loin des bruits de la ville, Cladel, énergique et fier, car ce fils du Quercy avait gardé la rudesse des chênes, et, comme eux, ne savait pas plier.

Ancien copain de Gambetta, il n'hésita jamais à dire son fait à cette omnipotence qui vit s'incliner, devant elle, tant de panaches et de si hauts.

Gambetta lui en garda rancune jusqu'à la rigueur, j'allais dire jusqu'à l'injustice.

Du reste, le franc républicanisme de Cladel ne lui porta pas bonheur, et de *Pierre Patient à I.N.R.I.*, ce roman qui n'a trouvé nulle part un asile, quelle lamentable odyssée!.. hélas ! hélas ! pauvre Léon ! Maintenant c'est l'apothéose.

Cladel n'était pas de ce monde depuis longtemps : c'était, en effet, un homme de foi et non d'intérêt égoïste ; il ne comprenait plus rien à la vie d'aujourd'hui.

Aussi, de tous les compagnons de *l'Europe de Francfort* est-il le seul qui soit resté fidèle à ses principes des premiers jours, dans l'austérité de sa vie travailleuse.

Mais l'avenir le récompensera largement de tels sacrifices. Parmi tant d'oubliés, Gambetta laisse un nom, mais Cladel laisse une œuvre.

Ce fut au restaurant Nottâ que nous déjeunâmes ensemble pour la dernière fois, il n'y a pas deux ans encore. Était-ce pressentiment de sa fin prochaine ? Était-ce le hasard des souvenirs ? Je ne sais mais la conversation fut triste. Il me parla longuement (c'était un causeur intarissable) de la mort de Jules Vallès et de celle de Poupart-Davyl, que nous avons vu naguère si robuste ; il me fit le récit, publié plus tard, de sa visite au cimetière Montparnasse, à la recherche de la tombe de Baudelaire. Il ne s'égayait plus, en parlant, comme autrefois. Après quelques courses dans Paris je l'accompagnai au bateau qui devait le ramener à Sèvres. Il me fit promettre de venir lui dire adieu avant mon départ. Je tins parole. En nous quittant il m'embrassa avec une très vive émotion.

Je ne devais plus le revoir !

Camille DELTHIL

Un comité a été formé à Montauban pour l'érection d'un monument à la mémoire de Léon Cladel. *Le Quercy sera heureux* de concourir à cette œuvre patriotique. Dans ce but il accueillera avec plaisir et il publiera les projets de monument qui lui seront communiqués par nos artistes quercynois. NDLR.

Les souscriptions sont reçues chez M. Hinard, rue de la République.

Présentation d' Effigies d'inconnus⁵

Bibliographie : Effigies d'inconnus, par Léon Cladel, un volume E. Dentu éditeur.

Léon Cladel, cet infatigable et patient travailleur, vient de publier chez Dentu une série de courts récits parus de ci de là dans les grands journaux de Paris, *Le Gil Blas*, *L'Événement*, *Le Figaro* etc. Le volume a pour titre : *Effigies d'Inconnus*.

Ce sont des esquisses vivement crayonnées dont quelques unes valent des tableaux de maître. Cladel excelle à faire quelque chose de rien, c'est la grande qualité de l'artiste. Aussi telle de ces *Feuilles volantes* comme il les appelle modestement, a parfois une force de pénétration des plus remarquables.

Quoi de plus empoignant par exemple, de plus aigu comme sentiment, que *le Justicier* et l'autre page qui a pour titre : *Alma Mater*. Cladel est bien un des réalistes les plus sincères de l'école moderne. Seulement son naturalisme est de bon aloi. Il fait fi du vulgaire et il a bien raison. Il est le fils de Diderot et de Charles Nodier, écrivant l'histoire du chien Brisquet : « hélas ! ce n'est qu'un chien, mais c'est un chien, un véritable chien. »

Les héros de Cladel sont aussi de véritables héros, bien qu'inconnus de la foule. Lisez *Yankee*, lisez *Damné*, deux histoires de mariage bien curieuses, en vérité, l'une qui ouvre, l'autre qui boucle le livre. Cladel a mis là une rare puissance d'observation. Cette américaine évaporée

⁵ La Feuille Villageoise 4 – 12- 1887

et positive, être hybride masculin et féminin à la fois, qui étonne, inquiète et effraye, est d'une cruelle vérité, mais bien plus audacieux encore dans sa réalité est le récit de *Damné*. Cette aventure d'un homme qui épouse une fille, une honnête fille qui l'aime et le veut, autant qu'il l'aime et la veut lui-même, en dépit de tous, est une vieille histoire connue dans nos pays.

« Est-ce un homme, dit l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, en parlant du bourreau. Oui, répond-il, Dieu le reçoit dans ses temples et lui permet de prier. Il n'est pas criminel cependant ; aucune langue humaine ne consent à dire par exemple qu'il est vertueux, qu'il est honnête homme, qu'il est estimable etc. Nul éloge moral ne peut lui convenir, car tout suppose des rapports avec les hommes et il n'en a point. »

Cladel nous montre un bourreau honnête homme et estimable, que l'amour d'une jeune fille belle et pure régénère pour ainsi dire et grandit. Quelle scène déchirante et superbe que celle de l'enlèvement légal de la fiancée :

«A l'unique fenêtre de l'étage supérieur se cramponnèrent deux vieillards de sexes différents que les agents maintenaient de leur mieux, tandis que sur le seuil, en bas, apparut une magnifique brune à moitié vêtue et dont le linge en lambeaux flottait sur sa gorge meurtrie et taillé comme la chair des plus beaux marbres. Sans se préoccuper de la foule qui brandissait des bâtons et ramassait des cailloux pour assommer et lapider le ravisseur qui, toujours immobile et muet l'attendait là, dehors, elle lui prit hardiment le bras. Attendrie par sa grâce une matrone lui jeta sur les épaules un schall de laine, et des jeunes femmes enthousiasmées par sa bravoure, ayant coupé dans un jardin

avoisinant quelques branches de lilas blanc, les tressèrent en guirlandes et les lui offrirent. Elle s'en couronna très ingénument et dit aussitôt à celui qui l'avait choisie et qu'elle avait élu : « J'ai le droit de la porter et je la porterai tout à l'heure à la Mairie ainsi qu'à l'église. » »

Et l'autre ? « Il pleurait comme ne n'ai jamais vu pleurer personne » ajoute l'auteur du récit. N'est-elle pas d'un saisissant effet cette page volante ?

J'ai cité les récits les plus empoignants du volume mais il en est d'autres bien curieux à tout autre point de vue ; ceux qui nous montrent le Cladel première manière, le Cladel de 1860 opposé au Cladel d'aujourd'hui.

La manière de l'auteur s'est singulièrement modifiée en route, et cependant les *Lamentations d'Arthur*, par exemple, qui sont de la même date que le *Bouscassié* nous font voir un Cladel demi mondain.